

Eleon. Maximil. Christine Princesse  
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.

267







CONSIDÉRATIONS  
SUR  
LE GÉNIE  
ET  
LES MOEURS  
DE CE SIECLE.

*Neus Jhr*



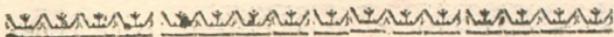
\*\*\*\*\*

A FRANCFORT ET A MAYENCE,  
Chez FRANCOIS VARRETRAPP,  
M DCC L.



*Cujus studium qui vituperat, haud sane  
intelligo, quidnam sit, quod laudandum  
putet. Cic. de Off.*



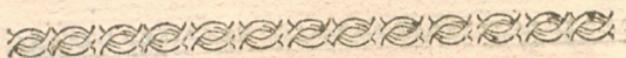


T A B L E  
DES CHAPITRES  
contenus en ce Volume.

CHAPITRE I. <i>Réflexions sur la nature de cet Ouvrage.</i>	page 1.
CHAP. II. <i>De l'esprit de société,</i>	22.
CHAP. III. <i>De la douceur,</i>	25.
CHAP. IV. <i>Réflexions morales,</i>	41.
CHAP. V. <i>De quelques travers,</i>	45.
CHAP. VI. <i>Des femmes,</i>	67.
CHAP. VII. <i>De l'amitié,</i>	81.
CHAP. VIII. <i>De la modestie,</i>	86.
CHAP. IX. <i>De la modération dans les plaisirs,</i>	89.
CHAP. X. <i>Réflexions critiques,</i>	99
CHAP. XI. <i>De la Noblesse,</i>	112.
CHAP. XII. <i>Pensées Philosophiques,</i>	116
CHAP. XIII. <i>De l'envie,</i>	139.
CHAP. XIV. <i>De la générosité &amp; de la reconnaissance,</i>	144
CHAP. XV. <i>Caractères,</i>	151.
CHAP. XVI. <i>Sentences &amp; maximes,</i>	161.

Fin de la Table des Chapitres.

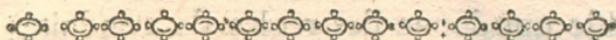




## APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit portant pour titre: Considérations sur le génie & les mœurs de ce siècle, & j'ai cru que le Public en verroit avec plaisir l'impression. A Paris le 30. Mars 1749.

DU RESNEL.

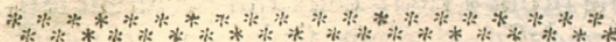


# CONSIDERATIONS

SUR

## LE GÉNIE ET LES MOEURS

DE CE SIECLE.



### CHAPITRE PREMIER.

*Réflexions sur la nature de cet ouvrage.*



ON a blâmé le titre d'*Essai*, que certains Auteurs ont donné à leurs livres, & que j'ai été tenté d'adopter pour cet ouvrage, parce que je n'ai pas de grandes choses à dire. Quoi qu'il en soit sur ce qui me concerne, qu'il ne m'appartient pas de juger, cette censure d'un anonyme, d'ailleurs homme d'esprit, ne me paroît pas fondée.

ON a dit que c'étoit une impolitesse choquante que d'annoncer au Public qu'on s'essaye à ses dépens; c'est une querelle de mots. Un Philosophe qui a réfléchi, un Mora-

A

liste qui donne des regles de conduite, songent à instruire leurs semblables & à leur plaire; ils ne peuvent y réussir, qu'après de longues méditations & un travail soutenu, jusqu'à ce qu'ils aient donné à leurs idées tout le développement & toute la force dont ils sont capables.

LE titre qu'ils mettent à leur ouvrage ne prouve rien; ceux qui préfèrent le titre *d'essai*, donnent seulement un témoignage de modestie, & ne doivent pas être soupçonnés de faire un aveu de négligence.

§. UN Auteur un peu estimé doit-il mettre son nom à ses ouvrages? Sera-t-il jugé plus équitablement en se nommant, qu'en ne se nommant point?

S'IL se nomme; il prévient pour ou contre lui, suivant les différentes impressions des Lecteurs; il perd les critiques de vive voix, si utiles pour un Ecrivain, & si agréables pour un Philosophe. Son ouvrage est-il bon? le soin qu'il auroit pris d'avertir le Public n'auroit rien ajouté à son succès: si l'ouvrage est médiocre, l'Auteur présumerait-il que son nom eût entraîné les suffrages? Quand même il auroit pu faire illusion pendant quelque

tems, qu'en résulteroit-il? Que sur le témoignage de ses amis ou de ses flatteurs, il pourroit croire que son livre auroit quelque succès, tandis qu'il ignoreroit le peu de cas qu'en font les juges désintéressés. C'est ce qui arrive tous les jours à des Ecrivains trop pleins d'eux-mêmes, qui ne peuvent pas s'imaginer qu'on n'estime pas ce qu'ils ont eu tant de peine à composer; qui interpretent en leur faveur le silence des juges, & qui mettent sur le compte de l'envie, les justes critiques qu'on fait de leurs ouvrages.

DANS ce que je viens de dire, je n'ai eu en vûe que ces Auteurs estimés, à la vérité, à un certain point, mais dont la réputation n'est pas encore décidée. Je ne prétens point donner de conseil à ceux qui sont nés pour donner le ton à leur siècle. Quand les Ecrivains célèbres auroient la sagesse de ne se pas nommer quelquefois, le Public ne se méprendroit pas sur ce qui est déjà en possession de lui plaire. Ceux qui sont plus estimés par eux-mêmes que par leurs écrits; ceux qui ont plus de considération personnelle que de réputation d'Ecrivain, ne peuvent, ce me semble, que gagner à tous égards; en

gardant l'anonyme, en respectant le Public, ils se respectent eux-mêmes. Qu'ils attendent, pour se nommer, que le Public les appelle & témoigne quelque impatience de les connoître.

§. LA Rochefoucault, Pascal, la Bruyere, quels noms! Entreprenre de parler leur langage, quelle présomption! Mais quoi, les Poëtes lyriques ne rappellent-ils pas sans cesse dans leurs chants, Pindare, Horace, Malherbe? leur lyre, disent-ils, est dans leurs mains; en tirent-ils d'aussi beaux sons? Leur audace est d'autant plus grande, qu'il a été décidé que dans la Poësie comme dans la Peinture, la médiocrité est insupportable. On peut assujettir à la même loi les réflexions & les maximes. Rien de si insipide, je l'avoue, que celles qui ne renferment pas un grand sens sous une expression énergique. Celles que je donne, ne sont pas de cet ordre, je l'avoue encore: mais ne fait-on pas que comme il y a un orgueil poétique qui s'excuse par son ivresse même, il y a aussi un orgueil philosophique qui prétend se justifier par la raison?

REVENONS à nos fameux Peintres de mœurs. L'un étoit soutenu par les gran-

des vérités de la Religion dont il étoit pénétré, & qu'il vouloit faire passer dans les cœurs, si je l'ose dire, avec l'attache de la raison. La majesté du sujet se répand sur les idées qui le développent; ce prodige de génie & de vertu étoit animé par une piété célèbre, dont on trouve par-tout l'expression tendre & sublime.

LA Bruyere étoit presque le premier qui eût entrepris de donner des caractères: il travailloit sur un fond tout neuf; car, si l'on y prend garde, il n'arrive pas jusqu'au cœur qui est toujours le même; il n'attaque que les modes, les usages & les abus qui varient toujours, & quelques travers qu'il presse avec force.

L'AUTEUR des Maximes s'est moins attaché au détail; il a cherché un principe qui fût commun à toutes nos actions; il est allé plus avant, mais peut-être a-t-il été moins utile: on corrige mieux par des portraits vrais & bien frappés du ridicule, que par des leçons qui le censurent, ou par des recherches qui en dévoilent le jeu. Peut-être pourroit-on dire que le livre de La Bruyere a sur le Recueil de Maximes, pour la censure des mœurs,

l'avantage qu'une piece de caractère a sur une piece d'intrigue.

L'HOMME célèbre, dont nous parlons, s'étoit fait un système du cœur qui est le fond de ses maximes; & ce bien qui étoit à lui seul, ne pouvoit aussi fournir qu'à lui les moyens d'en faire usage, & d'appliquer le principe qu'il crut avoir vû partout, & qu'il regarda comme le mobile des vertus des hommes. Il tâcha ensuite de le découvrir, & le chercha dans le cœur; il crut l'avoir démêlé, bien certain, sans doute, de ne l'y pas apporter lui-même: ainsi, chose singulière, ce qu'il vouloit trouver, il l'avoit eu avant que de commencer ses recherches.

CETTE avance peut avoir ses inconvéniens; en Morale comme en Physique, il est dangereux de faire des systèmes, auxquels on est toujours tenté de vouloir tout adapter.

DANS des proportions différentes, ces trois Philosophes avoient reçu de la nature cet art qui apprend à la dévoiler elle-même: un génie élevé, puissant, leur fournissoit ces traits qui nous étonnent; une imagination riche & brillante leur prétoit ses feux; un goût exquis achevoit

d'y mettre ces graces, cette expression fine, délicate & juste, qui n'orne pas toujours le génie. Tant de richesses naturelles, tant d'avantages acquis, tirent de pair ces grands hommes, qui se sont fait un nom immortel par les productions de leur esprit; & comme nous l'avons dit, ni les uns ni les autres, n'ont point été exactement remplacés. Ce qui doit surprendre, c'est que quoique les noms de Corneille, de Racine, & de Moliere, soient peut-être encore plus imposans dans la République des Lettres, que les noms de Pascal, de la Rochefoucault, & de la Bruyere, on a moins approché de ceux-ci que des autres. Entreprendrai-je de chercher les causes de cette espece de phénomène? Ils ont tous peint les hommes: les Poètes sont plus géné que les Philosophes; & cependant il y en a un plus grand nombre qui ont réussi.

Un Poète qui conçoit le dessein de faire une piece de théâtre, ou plutôt qui se sent entraîné, élevé par son génie à ce genre sublime, doit d'abord faire un bon choix du sujet & des personnages. Il est assujetti à un plan qui doit être lié; une exposition nette & concise doit instruire

d'abord les Auditeurs & le personnage à qui elle est adressée. L'Auteur doit jeter de l'intérêt dans sa pièce, & cet intérêt croîtra de scène en scène : il doit faire naître l'impatience, soutenir l'attente de l'Auditeur sans le fatiguer, charmer l'oreille, remuer le cœur. Il a fallu nouer naturellement une intrigue souvent compliquée, & la dénouer avec un art qui ne paroisse point, & qui cause une surprise agréable, soit en faisant punir le vice, soit en faisant triompher la vertu. Il faut que les caractères soient soutenus long-tems dans des circonstances différentes, & dans des épreuves qui exercent bien le génie de l'Auteur. Il faut encore qu'ils soient bien contrastés pour entretenir l'intérêt, & pour soutenir l'action : dans la Comédie, ils doivent être pris d'après nature, & voilà ce qui fait la grande difficulté de ce genre ; dans la Tragédie, ils doivent être du moins dans le vraisemblable.

DANS celle-ci, les idées les plus magnifiques, & quelquefois les images les plus pompeuses, doivent être revêtues d'expressions nobles, vives, & qui rendent le sentiment : dans l'une on doit reconnoître le héros, dans l'autre on doit retrouver

l'homme. Dans les deux genres l'action doit être simple, & se consommer dans une certaine mesure de tems, & dans un lieu déterminé.

LA contrainte des vers & l'esclavage de la rime mettent le comble aux travaux de l'Auteur dramatique. On a dit que Thomas Corneille comptoit les vers pour rien: mais son frere à qui ils coûtoient davantage, en a fait de plus beaux. Ainsi cette facilité n'est plus un mérite; c'est tout au plus un moyen de produire sans peine beaucoup d'ouvrages médiocres. Ce talent est rare, mais est-il à envier?

D'UN autre côté, toute la tâche d'un homme qui a réfléchi dans son cabinet sur ce qu'il a vû dans le monde, & qui a sù être blessé des travers & des préjugés qui y regnent, c'est de rendre ses pensées d'une maniere noble, élégante, forte, naturelle, & qui peigne bien; il a la liberté de les ferrer ou de les étendre. Tous les rours sont à sa disposition: une sentence, un apologue, un trait, un caractere, tout est à son choix. Libre dans ses pensées, il l'est aussi dans la forme & dans la mesure qu'il voudra leur donner: il lui suffit presque de se faire entendre, & de satis-

faire l'esprit sans être obligé d'aller jusqu'au cœur.

SUR cette double exposition, ne craindrait-on pas d'être inondé de réflexions & de caractères, tandis qu'on exigeroit à peine deux pièces de Théâtre du même Auteur durant sa vie? Cependant depuis soixante années, on n'a pas donné dix volumes de Réflexions, encore y en a-t-il peu d'excellens, & l'on recueilleroit plus de soixante volumes de Pièces de Théâtre.

DIRA-T-ON que c'est le goût du Public qui détermine les Auteurs à prendre les genres qui plaisent davantage? Mais cette déférence n'est pas en leur pouvoir. Celui qui est véritablement né pour un genre, s'en défendrait vainement, & réussiroit mal dans un autre: le génie suit ses impulsions malgré les contradictions, comme le cœur suit ses penchans malgré les conseils, & souvent malgré les remords. D'ailleurs, l'accueil que le Public a fait aux Pensées de Pascal, aux Maximes de La Rochefoucault, aux *Caractères* de La Bruyère, est si constant, qu'on les cite toujours avec admiration & avec quelque sorte de respect: on se pique de

les retenir de mémoire, & si quelques-unes de leurs idées se trouvent enveloppées de quelque obscurité; si elles paroissent quelquefois énoncées en style d'oracle on n'ose imputer à ces Auteurs un défaut de clarté; on aime mieux accuser sa propre pénétration: encore arrive-t-il rarement qu'on en soit réduit - là. Les honnêtes gens & les bons esprits, auxquels seuls ces trois célèbres Recueils sont adressés, y trouvent presque par-tout des guides pour connoître le cœur humain, une recette pour épurer les mœurs, & une certaine grandeur, une sorte de générosité, si je l'ose dire, dans la manière de présenter un vrai de recherche, mais qui paroît s'offrir, une onction qui affecte le sentiment & qui élève le génie.

Tout n'a pas été dit, témoin M. de la Bruyere lui-même, auteur de la décision contraire, qu'il a mise à la tête de son Livre. Si l'on consultoit le goût du Public, on lui donneroit beaucoup de réflexions: car l'esprit du siècle est tourné là: mais il faudroit qu'elles fussent d'une certaine trempe, & pour cela préparées dans une grande ame & par un beau génie.

D'ou vient donc que, malgré l'appât

de tant de gloire, & malgré l'idée avantageuse qu'un Auteur qui réussiroit dans ce genre, donneroit de lui-même, on voit si peu de réflexions, & tant de Poëmes sur les hommes?

Osons le dire, c'est qu'au théâtre les succès sont plus prompts & plus éclatans. Les applaudissemens, lorsqu'ils sont mérités & constans, sont une acclamation publique à la gloire de l'Auteur, laquelle se transmet & se répand au loin sur les aîles de la Renommée. Au lieu de quelques Philosophes méditatifs qu'un Spectateur occupe dans leurs cabinets, les Auteurs du Théâtre rassemblent des milliers d'habitans de tous les âges & de toutes les conditions, à qui ils font faire, par des Acteurs exercés & intelligens, une lecture publique, soutenue par toute la séduction de l'art & l'illusion de la magnificence. Si le péril est grand, la gloire est éclatante; rien n'est plus flatteur pour un homme qui a du génie & du talent, que des succès brillans au Théâtre.

OSERAI-JE découvrir un nouveau motif dans une autre sorte d'intérêt qu'aucun Auteur n'avoue, & qui pourtant détermine le plus grand nombre? Cet intérêt,

c'est le mobile universel; le voilà presque nommé. D'ailleurs, les succès sur la Scene procurent tant d'avantages divers, qu'il ne faut pas être surpris de la foule qui l'assiège.

LES succès du Philosophe sont lents & privés; le tems seul peut donner le prix à ses veilles, & souvent il n'est plus lorsque sa gloire commence. S'il a quelque talent pour la Scene, & qu'il soit pressé de jouir de sa réputation, il mettra en action les personnages & les incidens qu'il se seroit contenté de peindre; il fera des tableaux, au lieu de portraits.

CE qui fait en même tems la difficulté & le mérite des ouvrages tournés en maximes, c'est qu'on n'y doit faire entrer que le vrai; je dis un vrai absolu & hors d'atteinte, un vrai géométrique, & qui découle naturellement des principes de mœurs, qui sont aussi certains, aussi invariables & bien plus précieux que ceux de la Géométrie, & d'autant plus difficiles à saisir, qu'ils n'ont rien de sensible; que les opérations se font par l'entendement sans l'aide des sens; que le compas & la règle sont dans l'esprit même; & que c'est le sentiment qui, malgré ses voies & ses

incertitudes, doit démêler la vérité, & déposer souvent contre ses propres intérêts. C'est art, cette précision sont inestimables: telle pensée rendue avec toutes ces précautions & tout cet appareil, a coûté à son auteur plus de tems, plus de soins & plus de méditations, qu'une Piece entiere à quelque autre.

En effet, ce qu'on regarde comme les beaux morceaux dans les Comédies & dans les Tragédies, & ce qui a fait le succès de la plûpart de celles qui ont paru depuis peu, ce sont des traits frappés, c'est-à-dire, des vérités sententieuses, rendues avec précision, avec élégance, & qui doivent naître de la situation théâtrale.

Je fais qu'on s'est élevé contre ces tirades de commande, & qu'on a protesté contre les battemens de main qu'elles excitent: mais ces reproches, quand même ils seroient fondés, ne portent pas sur les traits mêmes. Ce sont des amateurs de l'art, & si je l'ose dire, des Professeurs en Dramatique, qui les ont faits. Ils ont accusé les jeunes Auteurs, qui ont l'imagination heureuse & brillante, & qu'ils prétendent manquer d'haleine, de vouloir compenser par ces traits ce qu'ils fai-

soient desirer du côté de la conduite & de l'observation des regles (car les jeunes gens ont une disposition naturelle à les franchir toutes), & de tâcher de s'attirer par des vers sententieux & des maximes imposantes, des applaudissemens qu'ils ne pouvoient mériter par les situations.

ILS les ont ramenés séverement au grand but du Poëme dramatique, qui est de remuer le cœur, & non de flater l'esprit: ils ont cru avoir le droit de proscrire comme des fautes les plus grandes beautés, lorsqu'ils les croyoient déplacées. Encore une fois, quand même ces reproches seroient légitimes, il n'en seroit pas moins vrai que ces vers sententieux, ces vers qui, comme on l'a dit, se tournent en proverbes & qu'on retient par cœur, ne sont autre chose que des vérités rendues à la maniere des bonnes réflexions, qui relevent extremement un ouvrage, de quelque espece qu'il soit, pourvû qu'ils soient placés avec discernement & distribués avec sagesse; & qu'on n'en trouve, quoiqu'en petit nombre, que dans les grands Auteurs. Moliere & Despréaux ont fait assez de ces vers-là: Corneille & Racine en ont fait aussi; leurs pieces n'y perdent

rien, non plus que celles des nouveaux Auteurs, qui ne les négligent pas lorsqu'ils se présentent. Ils doivent renfermer une vérité absolue, ou du moins une vérité reçue. Rien de plus rare, & j'ajoute, rien de plus difficile, que ce qui plaît & qui paroît n'avoir rien coûté. C'est cependant de ces traits que doit être tissu un recueil de Réflexions: elles doivent toutes porter cette empreinte de vérité, cet air faillant & impérieux, que la raison prend, lorsqu'elle est soutenue par l'éloquence du génie. Il faut demeurer d'accord que cet heureux concours, ce noble assortissement de vérité pleine, & d'expression sans défaut, est infiniment difficile à former.

CE vrai de la pensée doit aussi se trouver à sa manière dans l'expression. Or, l'expression vraie est unique: il n'y a point de synonyme exact. Il faut qu'une idée soit assez développée pour saisir au premier coup d'œil, & assez combinée pour donner à penser.

LA pensée une fois adoptée, on doit la revêtir d'expressions qui ne puissent ni la déguiser, ni l'exagérer, ni l'affoiblir; on doit prendre garde de ne pas la décréditer  
par

par des mots lâches & sans énergie; & de ne la pas trahir, si je l'ose dire, par une expression infidèle.

POUR remplir toutes ces conditions, il faut avoir le coup d'œil sûr, le sentiment délicat, l'usage du monde; je dis l'usage, & non les manières, il suffit de les connoître: il faut dans l'esprit, de la pénétration, de la finesse: il doit être fait aux abstractions & être libre de préjugés: dans le cœur, il faut de la sincérité, de la candeur, de la probité, un zèle ardent pour la vérité, & qui s'irrite des contradictions qu'elle essuie; ou du moins quelque chose qui imite ce zèle & qui le joue bien: dans ce cas-là, il faut plus d'esprit, toujours un génie élevé & qui vise au grand, & avec cela un discernement ferme & un goût exquis.

AINSI s'élevent les difficultés du genre d'écrire, dont j'effleure la discussion. Eufai-je hasardé de le suivre, si j'eusse envisagé toutes les qualités qu'il exige? Mais ce n'est pas par choix qu'on s'engage: c'est communément par instinct, par sympathie; & dans les ouvrages de l'esprit, ces mouvemens s'expriment par le goût, qui n'est pas toujours bien éclairé & qui a peu

B

de prévoyance; il est tout sentiment. Les difficultés redoublent à mesure qu'on s'approche; c'est à l'esprit à les lever. Ce qui de loin nous paroïssoit des collines, lorsqu'on est auprès, se trouve transformé en rochers escarpés & en monts presque inaccessibles. Ainsi se vérifient, ainsi s'expliquent, du moins en partie, la difficulté, la rareté, le mérite des collections de cet ordre.

§. On croit superflu de prendre des précautions pour se défendre de toute imputation de malignité, & pour protester contre toute application particulière; car, outre qu'il y auroit de l'indiscrétion & de la témérité à rendre un certain caractère tel qu'on pourroit le rencontrer, on n'y trouveroit pas son compte. Les hommes sont contradictoires; il en est peu qui aient des principes fixes; ils se démentent à tous les instans: leur raison, leur courage dépendent souvent de leur santé; on reçoit d'eux des politesses ou des brusqueries, selon que le jeu leur a été plus ou moins funeste, selon que leur sommeil a été doux ou pénible. Qui pourroit se promettre de s'assurer d'un homme, de prévoir tous ses écarts, & de le juger sans mé-

prise? On ne peut ni ne doit penser à peindre qui que ce soit en particulier: à quel dessein oseroit-on l'entreprendre? C'en'est pas les hommes qu'on veut faire haïr ou mépriser, c'est leurs vices & leurs ridicules. Mais le fond d'un tel y est; il s'y reconnoît lui même. Eh! qui est-ce qui n'y trouvera pas le sien, lorsqu'il entendra discourir sur les passions & sur les travers? Ce sera quelquefois le portrait du Peintre.

§. LE mérite du style est sans doute précieux & très-estimable; c'est le fruit d'une étude réfléchie de la Langue & d'une précision fine dans l'esprit. Qu'on prenne garde cependant qu'en mettant trop de soin dans ce qu'on écrit, on ne se donne un air contraint ou trop peigné, qui affoiblit les idées: elles sortent des trésors de l'imagination avec leurs couleurs naturelles; il ne faut presque que les arranger. Une exactitude scrupuleuse dans le style met de la froideur dans la composition, ou la suppose dans l'esprit de l'Ecrivain. Il doit être clair & conséquent; cela lui suffit & à ses Lecteurs. S'il a du génie, ils le reconnoîtront encore à un beau désordre & à d'heureuses hardiesses.

§. Ceux qui entreprennent de donner

des réflexions sur les hommes, s'ils veulent mériter l'attention qu'on leur accorde, doivent se proposer le même but que les Fabulistes & les Faiseurs de Comédies: les uns & les autres doivent combattre quelque préjugé ou attaquer quelque vice. Un récit où il n'y a que de l'agrément; une comédie sans mœurs; des réflexions sans objet utile, ou de recherche, n'amuse que les esprits superficiels, & n'instruisent personne.

§. LES Faiseurs de Réflexions ne citent point; l'énergie d'un passage, l'autorité d'un Auteur, ont peu de crédit chez eux: ils ne respectent que la raison; leur livre, c'est le monde; leurs compilations, les foiblesses de l'humanité; leurs autorités, les incidens de la vie; leurs exemples, les fautes des hommes: ceux qui ne font que lire, n'en recueillent pas autant que ceux qui voient & qui entendent.

LES Erudits savent exactement, & dans toutes leurs circonstances, quelques faits, dont les Philosophes font peu affectés. Tous les faits, si incertains d'ailleurs, leur sont indifférens, & devroient paroître tels à tout le monde, s'ils ne servent à dévoiler les caractères des hommes, & à donner des règles de conduite

prises de l'expérience de ceux qui nous ont précédés. La vérité même dans les faits n'est de rien aux Spectateurs : vrais ou faux, ils en tirent le même avantage; ils leur sont également utiles, également précieux. Les faits fabuleux, les faits inventés, ne fournissent-ils pas autant que ceux qui passent pour incontestables? Les réflexions de l'Histoire valent-elles mieux que celles des Romains, j'entens des bons? & l'occasion est-elle moins belle, lorsqu'une fois on s'est donné le soin de la faire naître, & que le fond des choses est arrangé?

Dans quelle Histoire recueillera-t-on des réflexions aussi fines, aussi justes, aussi profondes, aussi utiles, que dans Corneille, dans Moliere, dans Télémaque, dans la Bruyere, & dans la Rochefoucault? Il faut un vrai absolu aux Spectateurs; un vrai qui résulte naturellement du rapport des choses. Ils ne sont point touchés de la vérité des faits particuliers qui n'apportent aucune lumière dans l'esprit. C'est aux Savans de profession, aux Compilateurs, aux Commentateurs, à se livrer à la manie des recherches, & à la joie d'en avoir fait de certaines qui ne corrigent de rien.

\* \* \* \* \*

## CHAPITRE II.

### *De l'esprit de société.*

§. L'ESPRIT de société est infiniment précieux pour l'agrément de la vie; on le prêche par-tout, & on a raison: mais, qu'on y fasse attention, il en est de cette bonne qualité comme de l'esprit & de la noblesse; ceux qui y prétendent le plus, sont quelquefois ceux qui y ont le moins de droit. J'ai vû plusieurs sociétés particulières, où l'on recommandoit religieusement cet esprit de liaison & de concorde, cette complaisance pour le goût d'autrui, cette condescendance pour leurs opinions, dont le commerce mutuel est si délicieux: j'écoutois ces leçons, j'attendois des exemples, je recevois des duretés, j'éprouvois des dédains affectés, des contradictions grossières; je voyois des mépris insultans pour des gens respectés; j'entendois des médifances cruelles, des jugemens absurdes ou tronqués d'après autrui, sur des sujets qui passoient de beaucoup les vûes de ces petites Ré-

publiques; & je disois: Observe-t-on ici, à l'égard des autres, ce qu'on en exige?

§. Les hommes cherchent par nature à prendre avantage sur ceux avec qui ils vivent. Voilà donc un assemblage d'Etres de même espece, dont chaque individu voudroit se faire Roi de ses pareils. Les hommes sont donc nés injustes & tyrans. Ceux qui ont été civilisés par l'éducation, ont appris à reconnoître une puissance politique, qui les réunit sous le même Sceptre, & dont les Lois se sont rapprochées de la raison, à mesure que les esprits ont été cultivés. Cette autorité reconnue renverse leurs prétentions, & tourne leur goût de domination vers d'autres objets. Comme leurs talens sont divers, ils suivent communément leur impulsion, & cherchent à se dédommager d'un empire imaginaire par des avantages réels; ils remplacent en quelque sorte l'autorité qui leur échappe, par une prééminence de génie, de talent, ou de capacité, qui leur conserve quelque degré de cette supériorité à laquelle ils aspireroient; ceux-là se consolent de n'être pas Rois, par être estimés, admirés, & enviés.

Ces hommes qui sont nés sans aucun avantage naturel, ni politique, sur les autres hommes, n'en prétendent pas moins au droit de les dominer. Ils font des efforts continuels pour s'élever au-dessus de leurs semblables. Ces mouvemens convulsifs sont perpétuellement repoussés d'un côté par l'autorité reconnue des Potentats, & de l'autre par la supériorité des talens attestés par la Renommée. De tous ces révoltés, les plus fâcheux & les plus incommodes, sont ceux qui n'ont ni force ni talens à opposer aux talens & à la puissance; tyrans opiniâtres, mais sans ressource, ils ne regnent pas seulement sur eux-mêmes, & passent leur malheureuse vie à ronger leur propre frein.

L'EDUCATION & la politesse du monde remettent à peu près les choses dans l'ordre: on y respecte, on y estime ce qu'on doit estimer & respecter; les hommes n'y prennent point d'avantages qu'ils ne cedent en d'autres rencontres; ils se ménagent, ils se préviennent, ils s'aident, ils se secourent mutuellement; ils sont tour à tour Rois & Sujets les uns des autres, ou plutôt ils sont tous les uns à l'égard des autres dans la société, Rois sans Sujets, & Sujets sans Rois.



### CHAPITRE III.

#### *De la douceur.*

Honore invicem prævenientes, Rom. 12. 10.

§. CE qui rend la vertu si difficile à pratiquer, c'est qu'indépendamment de l'effort que nous coûte le sacrifice de nos penchans, cette pénible victoire semble rendre notre condition plus triste; & loin de nous faire respecter dans le monde, nous y expose souvent à l'injustice & au mépris. Quel courage ne faut il pas pour immoler les affections les plus cheres, à la loi d'un rigoureux devoir, lorsqu'en s'y soumettant, on s'expose au dédain ou à la malignité des hommes? Mais la vertu se suffit à elle-même: contente de son propre témoignage, elle renonce à une approbation qui seroit une trop foible récompense de ses sacrifices.

Il est cependant une vertu que l'on pratique presque toujours avec succès. Ces hommes qui regardent l'humilité comme une foiblesse, la modération comme une lâcheté; ces mêmes hommes dont la générosité n'a fait que des ingrats, se

laissent vaincre par la douceur; elle captive ceux que l'autorité n'a pû soumettre; elle arrache des acquiescemens à l'opiniâ-  
treté même: plus puissante que la raison, elle entraîne les suffrages, parce qu'elle gagne les cœurs.

PLUS mesurée, plus efficace que la Philosophie, j'entens cette Philosophie austere qui s'éleve contre les vices de l'humanité, ou avec une indignation affectée, ou avec un mépris trop amer; la douceur nous fait une apologie continuelle de nos semblables. En diminuant notre sensibilité, sans offenser notre délicatesse, elle maintient cette égalité d'humeur, cette tranquillité précieuse de l'ame, que ni les travers des hommes, ni leurs contradictions ne sauroient altérer.

VIVRE avec les hommes comme avec des ennemis dont on se défie, être sans cesse occupé à saisir sur eux jusqu'aux plus légers avantages, censurer avec aigreur ou avec emportement leurs foiblestes & leurs imprudences, ne pouvoir leur pardonner de valoir quelquefois mieux que nous, & repousser, si je l'ose dire, leur supériorité comme une tyrannie, n'est-ce pas acheter leur haine par l'injustice?

QUELLE société que celle qui seroit composée d'hommes toujours aigris les uns contre les autres! Souvent divisés d'intérêt ou d'opinions par leurs lumières, une discussion équitable & tranquille ne suffira plus pour éclaircir leurs droits & pour les fixer: leur fureur appelle la guerre, & la haine qui l'a allumée s'accroîtra des maux mêmes qu'elle aura causés. Par quelle fatalité les hommes qui ont un besoin continuel les uns des autres, négligent-ils de se ménager? Quel aveuglement de se faire des ennemis de ceux qu'on veut faire servir à ses desseins, ou dont on implore l'appui! quelle imprudence d'irriter des compagnons de fortune qui sont dans le même Vaisseau! Les hommes passent presque toujours de la chaleur de l'émulation aux fureurs de la jalousie. Ils commencent par haïr ceux qu'ils desirent de surpasser; peuvent-ils manquer d'en être haïs à leur tour?

LA douceur nous assure la bienveillance de nos semblables, parce qu'elle est en même tems un hommage que nous rendons librement à leur mérite, l'expression de l'idée avantageuse que nous avons conçue d'eux, & le modeste aveu de la foible idée que nous avons de nous mêmes: tou-

te avantageuse qu'elle est quelquefois, elle est dérobée en partie, & toujours subordonnée, du moins extérieurement, à celle que nous paroissions avoir des autres.

ECHAPPEROIENT-ils à des ménagemens, à des éloges si simples, si ingénus, quoiqu'ils ne les doivent souvent qu'à la complaisance, eux qu'on a vûs s'applaudir tant de fois de ménagemens forcés, de loüanges mendrées ? Résisteroient-ils à la vérité, ou à ce qui l'imité si heureusement, eux qui cedent si facilement à la flaterie ? Cependant la flaterie est un reproche d'orgueil ; c'est à lui qu'elles s'adresse ; c'est à notre orgueil qu'elle doit l'ascendant qu'elle prend sur nos esprits. Quel panégyriste, qui ne fonde l'espérance de plaire que sur les vices de ceux qu'il encense !

AINSI distinguons bien l'esprit de douceur qui fait que les hommes nous plaisent malgré leurs défauts, de cet esprit séducteur qui leur dit qu'ils en sont exempts, & qu'ils doivent plaire toujours, & à tout le monde : l'un est l'effet de la bassesse de l'ame, l'autre de la complaisance ou de l'équité ; l'un ne regarde qu'à soi, l'autre qu'à nos amis ; l'un les trahit, l'autre les corrige même en leur cédant.

L'HUMEUR farouche du misantrope, toute vicieuse qu'elle est, seroit plus supportable aux honnêtes gens que l'infame lâcheté du flateur. Elle est moins contagieuse, parce qu'elle ne réussit pas dans la société, & qu'elle fait rarement des heureux : mais encore vaut il mieux abandonner la société par humeur, ou par préjugé, que la corrompre par scélérateffe. Il est moins odieux sans doute de se défier de la vertu, & d'aggraver le vice, que d'élever le vice à la dignité de la vertu. C'est principalement à ce dernier trait, qu'on peut reconnoître la flaterie; or l'esprit de douceur ne fait qu'affoiblir en nous l'impression des défauts des hommes, sans toutefois nous aveugler: car nous ne faisons que trop que depuis l'instant fatal,\* ils entrent dans l'idée de notre être.

C'EST la condition de tous les hommes: aucun n'est sans défauts: le plus accompli est le moins imparfait. Quel aveuglement ne seroit-ce pas, quelle injustice d'exiger d'autrui une perfection que nous n'oserions présumer en nous-mêmes! Toujours prêts à assayer les hommes sur ce qu'ils ont de bon, quittons-les des talens de l'esprit, pour ne chercher en eux

\* Genes. 3. 6.

que les douceurs d'un commerce facile: ainsi goûterons-nous les agrémens de la société, & nous les ferons goûter aux autres. J'admire l'homme de génie: mais je m'attache à l'homme sociable. On l'a dit avant nous; on est de meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

EN vain l'homme de génie déploiera les plus hautes idées: s'il songe plus à me subjuguier qu'à me convaincre, je me hâterai de faire usage de ma liberté. Veut-on m'enlever l'honneur de saisir le vrai, par choix ou par sentiment, je réserverai mon suffrage; au défaut de la douce persuasion qui m'auroit entraîné, je me déroberai à l'autorité qui veut me soumettre.

COMMENT traiter avec ces hommes dont il n'est jamais permis d'appeler? Esprits décisifs, indociles, & qui ne sauroient plier; d'une austérité qui va jusques à la rudesse; inflexibles, & qui apportent dans les moindres choses, une roideur que les plus grands intérêts ne comportent pas toujours; qui par la résistance opiniâtre qu'ils opposent sans relâche à des bienfaisances qui condamnent leurs goûts particuliers, ou des prin-

cipes de fantaisie qu'ils prétendent ne tenir que de la raison, s'élevent obstinément contre des usages qu'ils devroient respecter, & qui ne sachant jamais céder à propos, revoltent, irritent ceux qu'une complaisance raisonnable auroit satisfaits.

LA vertu même, plus elle sera austere, & plus elle perdra de ses droits, si l'esprit de douceur ne la guide: c'est alors une censure; elle aigrit ceux qu'elle devroit édifier. Les vertus soutenues par la douceur, font toujours l'impression qu'elles doivent faire. Les exemples font bien puissans quand le modele est agréable: la discrétion hâte les progrès par ses ménagemens mêmes.

SEROIT ce pour faire preuve de pénétration & de sagacité, que ces gens aigres, hautains, qui hasardent même en présence les critiques les plus vives & les plus ameres, insultent à la vertu ordinairement timide & modeste, ou levent indiscretement le voile qui cache les imperfections de l'humanité? Dans l'impuissance d'arriver à une haute réputation par leur propre mérite, ils essayent de s'en faire un, en attaquant celui des autres,

& en déprisant leurs vertus. De-là ces traits mortels qui mortifient l'amour propre des uns, & font foûrir la malignité des autres; succès funeste dont ils ont le malheur de se féliciter. Cruels ennemis des hommes, qui vous faites un jeu de leurs erreurs & de leurs foibleffes, ceux dont la douceur forme le caractère, les auroient démêlés peut-être aussi promptement que vous; ils ont vû les défauts des autres, mais ils les ont excusés, ou ils les épargnent; ils voient vos excès & ils vous les pardonnent.

SEVERE à son égard, indulgent à l'égard des autres; être prêt à leur donner tout, & rien à soi-même; louer leurs vertus, excuser leurs foibleffes; se prêter aux goûts différens, n'user pas avec rigueur de l'autorité de la raison: c'est ainsi qu'un homme doux & sociable gagne les cœurs; à le voir, à l'entendre, on diroit, que le mérite est solidaire dans la société.

C'EST par-là que le Savant me fait aimer la science que je n'ai pas, & me cache mon ignorance que je ne pourrois défavoüer. Il me fait entrer avec lui en communauté des idées qu'il me fournit, &  
des

des découvertes qu'il me révele ; il me fait une illusion généreuse qui me déguise ma propre foiblesse : il tente presque ma vanité par le droit qu'il semble me donner aux richesses qu'il étale.

MAIS quoi ! les Savans, les Grands de la terre doivent-ils se plier aux conseils de la douceur, qui paroissent si mal assortis au savoir & à la puissance ? Ne semble-t-il pas qu'on soit dispensé de ménager ceux qu'on est capable de protéger ou d'instruire ? Non, si l'on veut aussi se faire aimer, le savoir & l'autorité imposent l'admiration & l'obéissance ; la douceur seule & la bonté attirent l'amour. De quels sentimens de reconnaissance ne se sent-on pas rempli, lorsqu'on trouve de la douceur, de la débonnairété, où l'on n'attendoit que de l'appui & des lumieres ? Heureux ceux qui trouvent des amis dans leurs protecteurs & leurs guides ! heureux eux-mêmes de gagner les cœurs de ceux dont ils prennent la défense !

OSERA I-je placer les Rois dans le tableau, de la vie humaine ? Parce qu'ils sont hors de comparaison, ne peuvent-ils pas y entrer à leur maniere ? Que

C

dis-je ? ignore-t-on ce que peut l'affabilité dans les Rois ? par elle , leurs refus mêmes dégèrent en graces : elle a le don de forcer des cœurs inaccessibles aux bienfaits ; & par un charme secret qui adoucit notre servitude , elle les fait doublement régner sur nous. Quel empire que celui qu'exerce un Roi sociable ! En est-il de plus doux & de plus sûr tout ensemble ? La force soumettre les Sujets , la crainte les intimide , l'autorité les contient , les graces mêmes souvent ne les touchent que par intérêt ou par raison : mais l'affabilité les attache par des liens qu'ils resserrent eux-mêmes. Elle leur fait goûter une dépendance qui fait leur bonheur , & qui devient leur intérêt le plus cher : on voudroit avoir choisi le maître qui se fait aimer ; il semble alors que les droits de la Royauté soient suspendus ; ou plutôt , jamais le Prince ne les assure davantage , que lorsqu'il paroît les faire moins sentir.

TEL est le caractère de la douceur : circonspecte , si elle contredit , c'est avec des égards qui accèdent la censure ; elle semble estimer ce qu'elle condamne ; équitable , elle ne confond jamais le cri-

me avec le criminel : tranquile & modérée, elle réprime ces faillies de l'humeur qui passent le but, ou qui font qu'on le perd de vûe. C'est par elle que la raison conserve tous ses droits, & met la persuasion dans les cœurs. Qui est-ce qui ne sent pas le pouvoir qu'elle a de les gagner ? Ceux qui veulent les tromper, n'imitent-ils pas son langage ? n'est-ce pas celui de la fourbe & de la séduction ? Ah ! ne doutons plus de l'efficace d'une vertu, lorsque nous voyons le vice en revêtir les apparences.

CES apparences mêmes suffisent quelquefois pour attirer la bienveillance ; rarement la refuse-t-on à des manieres douces & polies, qui souvent ne prennent leur source ni de la bonté du cœur, ni d'une estime sincere, qui ne font pour ainsi dire, que décorer nos démarches, mais qui ne laissent pas de plaire, parce qu'elles imitent au moins un hommage dont la vanité des hommes est toujours flatée.

ONT-ils le tems d'approfondir les témoignages d'estime qu'on leur donne ? Auroient-ils intérêt de le faire ? Ne

Craignez point de leur part une curiosité indiscrete sur la vérité des sentimens qu'on leur montre. Ils sont exposés dans le monde à tant de contradictions ; ils éprouvent tant de mortifications, tant de disgraces , qu'ils ne manqueront pas de saisir les plus légères preuves d'égards ; ils accepteront sans les trop discuter , les signes de considération les plus équivoques.

C'EST ainsi qu'ils cedent au soin qu'on a pris de les satisfaire ou de les tromper ; ainsi parviennent à plaire ceux-mêmes en qui la douceur n'est pas une vertu de tempérament , mais qui savent que lorsqu'on n'a pas le bonheur de la trouver dans le fond de son cœur , il est au moins nécessaire de la feindre.

C'EST un piège que tend tous les jours à notre amour propre la vaine politesse du monde ; vertu contrefaite, vertu factice : si on la presse, elle se décele, elle se dément , elle n'impose qu'à ceux qui ne réfléchissent point ; elle ne passe dans le commerce qu'au défaut de vertus de meilleur aloi , & comme ces monnoies bisarres auxquelles les besoins pressans des Etats ont quelque fois donné l'être.

Qui ne seroit étonné du crédit qu'elle a pris dans le monde, & de la voir usurper avec tant de confiance, un tribut d'estime & de reconnoissance, qui n'est dû qu'à la bonté sincere, qu'à la douceur qu'elle imite si mal, & dont elle n'est qu'un image fardée ? La douceur est dans le cœur, la politesse est seulement dans l'esprit ou dans les manieres ; elle prodigue les petits soins, & n'essaye pas même les services ; elle offre des sacrifices, mais à condition qu'ils ne seront point acceptés ; elle épargne le ridicule, mais elle laisse entrevoir qu'il est senti. Point de passion avec laquelle elle ne s'accorde, & qui n'en devienne d'autant plus dangereuse, qu'elle perd dans cet alliage tout ce qu'elle pourroit avoir de grossier & de choquant. Faut-il donc s'étonner de ce qu'elle plaît tant aux hommes ; Mais malgré l'illusion qu'elle leur fait, & peut-être par cette illusion même, on ne peut nier qu'elle ne soit d'un grand prix dans la société.

ELLE est surtout recommandable auprès d'un sexe né pour plaire, & digne d'être respecté ; dont l'affection ne devroit être achetée que par de sinceres

égards, & par des intentions qui ne trahissent point la confiance : on ne peut se l'attirer que par une réserve attentive, & par une modeste circonspection, dont la continuité seule fait le mérite & le succès. Cependant, au lieu de services utiles & de sentimens généreux, on donne aux femmes des soins frivoles ou bassement intéressés. Celles qui s'y méprennent, ont mérité d'être trompées ; les autres punissent la fourbe & la lâcheté par les mépris & l'indignation. Cherchons donc dans ce sexe aimable des modèles de cette douceur qui semble avoir tous les caractères, tant elle est habile à s'y prêter, & qui prend de l'ascendant à mesure qu'elle semble s'en défendre.

§. Si la douceur ne suffit pas pour réprimer les passions, elle sert du moins à les modérer ; elle semble demander grâce pour elles, & gémir en quelque sorte de leur empire. Disons aussi qu'elle relève infiniment les vertus auxquelles elle se trouve unie. Seules elles n'auroient qu'édifié ; avec la douceur elles parviennent à plaire. Elles perdent cette austérité qui ne sert qu'à en diminuer l'attrait, & qu'à autoriser des répugnances qui

n'auront plus ni appui ni prétexte. La vertu sévère & farouche aliene les esprits; il faut présenter aux hommes le devoir sous l'apparence du plaisir, en bannir toute idée de servitude, faire en sorte qu'ils croient choisir, lorsqu'ils ne font que se soumettre, & les sauver de leur propre foiblesse, par un art qui plie leur raison sans paroître rien prendre sur leur liberté.

IL n'est rien qu'on ne puisse espérer d'obtenir d'eux, par les insinuations de la douceur. Elle a une sorte d'ascendant sur les passions les plus vives, les plus animées; elle a plus d'une fois arrêté la fureur, & désarmé la vengeance; elle a opéré des prodiges qui auroient honoré le courage le plus ferme, & qu'on auroit crû ne pouvoir attendre que de la force.

PLUS équitable, plus sage que la Philosophie même, à qui l'on diroit que tout est nouveau, tant ses clameurs sont vives, que les ridicules des hommes semblent étonner autant qu'ils l'irritent, la douceur paroît plus exercée dans leur commerce, & les mieux connoître; la patience dont elle use, les tempéramens

qu'elle employe, prennent plus d'avantage sur les travers des hommes, que les censures & les préceptes de l'austere Philosophie.

LES gens doux font les délices de la société : rien n'est plus aisé que de leur faire reconnoître leurs erreurs : rien n'est plus agréable que de recevoir la vérité de leur bouche. Elle n'est point mêlée ni de cet air d'autorité qui la prescrit comme une loi, ni de ce fiel qui la fait haïr comme un remede. D'autant plus assurés d'obtenir des égards qu'ils les exigent moins, ils se font un devoir religieux d'observer ceux qu'ils doivent eux mêmes. Ils s'en acquittent comme d'un tribut, comme d'un hommage : les témoignages de considération qu'on leur donne, ils les reçoivent comme des faveurs, comme des graces. On s'attache les hommes invinciblement, lorsqu'on paroît mettre à haut prix ce qu'ils nous accordent, & rabaisser ce qu'on leur cede.

Par cette ébauche du caractère de la douceur, on ne prétend point la confondre avec l'humilité, qui voit tout au-dessus de soi, qui ne voit point le mé-

rite qu'elle couvre, ou qui en affoiblit  
extremement la valeur, si en effet elle en  
avoue,

\*\*\*\*\*

CHAPITRE IV.

*Réflexions morales.*

L'AVARICE regne dans le monde; el-  
le en partage l'empire avec la volupté.  
Je l'ai surprise avec le faste même: on la  
démêle à travers l'affectation de dépense.  
La médiocrité seule, si amie de la raison,  
a l'honneur d'être toujours égale, simple  
& naturelle.

§. IL n'y a pas plus de mérite à avoir  
de l'esprit, qu'à avoir de beaux yeux. L'e-  
sprit & la beauté, sans cesser d'être di-  
gnes d'admiration, peuvent devenir mé-  
prisables par l'abus que l'on en fera.

§. IL a été tant de fois si fatal d'avoir  
de l'esprit, & l'on connoît tant d'abus du  
savoir, que l'apologie de l'ignorance ne  
seroit peut-être pas difficile à faire. Il est  
vrai que cette apologie ne pourroit être  
bien faite que par un homme d'esprit.

§. IL n'y a que celui qui voit tout, qui

fait la cause de tout, qui voit la destination & le terme de tout, qui n'ait de préjugé sur rien. Or quel homme conçut jamais une telle audace? Celui qui trouvant cette voie inaccessible à la foiblesse humaine, pour se débarrasser de tous les préjugés, a pris le parti de tout nier, & de ne rien croire; celui-là même en a un bien humiliant à force d'extravagance, c'est qu'il ne puisse point y avoir de vérité connue, & que tous les hommes de tous les siècles aient toujours été dans l'erreur.

§. CELUI qui est instruit d'une trahison & qui en recueille le fruit, est peut-être encore plus coupable que celui qui la commet.

§. Parmi les gens à talens, ceux qui sont les moins dignes d'estime, par leur degré de mérite ou par la nature de leur art, sont précisément les plus avides de louanges, & les plus réservés à en donner aux autres.

§. J'aime les malheureux; ils me font sentir mon bonheur; & je les rapproche de moi en soulageant leur misère.

§. La même délicatesse qui nous rend sensibles aux injures & qui nous révolte contre le mépris, a un beau côté même

par rapport au Christianisme qui la condamne; c'est qu'elle nous sauve de bien des fautes grossières, & de plusieurs injustices que nous commettrions sans elle.

§. C'EST un assemblage bien bizarre, que la misère de l'homme & sa vanité, sa foiblesse & sa présomption; c'est un contraste qui ne peut se souffrir, & une contradiction inconcevable: il semble qu'il faudroit faire cesser l'un ou l'autre; mais cela est-il en nous?

§. UN homme qui menace de plaider, ressemble assez au Médecin de Moliere, qui menace de donner la fièvre.

§. L'ON hasarde sa propre réputation, en attaquant la réputation d'autrui. On impute quelquefois comme vices du cœur, des fautes qui ne viennent que du défaut d'esprit. Il faut bien prendre garde de ne pas mettre sur le compte de la malignité, ce qui est une suite nécessaire de l'ignorance. Si l'on ne suit pas cette méthode, & qu'emporté par un faux zèle, on juge mal des hommes, & qu'on leur fasse injustice, on s'engage dans un fâcheux dédale; car, comme la disgrâce qu'on leur cause, est immense & presque irréparable, il ne faut pas espérer de pou-

voir l'effacer par le repentir, ou par un désaveu toujours imparfait. C'est à ceux-là mêmes, qui ont été les malheureuses victimes de la calomnie & de l'imprudence, à s'en consoler par leur vertu, & à s'en venger par une conduite toujours irréprochable. Les atteintes qui sont portées à l'honneur & à la réputation, ne peuvent être guéries que par ceux qu'on a voulu blesser. Ils y reussissent en montrant qu'ils sont dignes de respect & d'admiration. L'infamie alors couvre & accable ceux qui ont voulu la répandre. Il ne reste à ceux-ci qu'une ressource pour se réconcilier avec le Public, qui, sans pratiquer la vertu, ne souffre pas qu'on la décrie; c'est d'imiter ceux qu'ils ont offensés.

§. IL y a des hommes sages, tempérans, modérés : il y en a qui se livrent sans mesure à tous les plaisirs; leur vie est une succession continuelle de délices: ils réunissent dans une seule journée & comme dans un seul point, des amusemens que des voluptueux plus délicats & plus entendus distribuent à plusieurs jours. Le sommeil ne leur sert que pour faire diversion à leurs plaisirs. Le corps s'affoi-

blit, les ressorts s'usent, la machine se dér-  
range; ils meurent jeunes & plutôt que  
les autres hommes: ils ont plutôt fait  
qu'eux, ils se retirent les premiers; cela  
est dans l'ordre.

§. Les peres & les Rois devroient être  
plus occupés du soin de se faire respecter,  
que de celui de se faire craindre. Or le  
sincere respect des peuples & des enfans  
est composé d'estime & d'amour: le nom  
seul de pere & de Roi suffit pour contenir  
les peuples & les enfans, & pour leur in-  
spirer la crainte; ils ne donneront leur  
cœur, & ils ne consacreront leur repos  
& leur vie, qu'aux maîtres dont ils seront  
aimés. L'obéissance forcée afflige celui  
qui la rend & accuse celui qui la reçoit.

§. ON craint toujours d'offenser ceux  
que l'on aime; on se plaît quelquefois à  
offenser ceux que l'on craint.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE V.

### *De quelques travers.*

§. SI l'on apprécioit les différentes qua-  
lités qui distinguent les hommes

dans la société, plus par la célébrité qu'elles donnent, que par les avantages qu'elles procurent, on s'exposeroit à faire bien de faux jugemens sur leur véritable prix. Comme la plûpart des hommes ne veulent qu'être amusés, qu'ils ne cherchent point à être instruits, & qu'ils craignent d'être jugés; tout ce qui contribue à leur plaisir, obtient une pleine préférence sur ce qui ne seroit qu'utile. C'est ainsi que l'enjouement réussit mieux dans le monde qu'une sage réserve; un badinage léger, qu'une logique exacte; la complaisance pour les travers d'esprit & de conduite, qu'une critique éclairée & une censure même circonspecte; de frivoles & obscures anecdotes de société, que des traits d'histoire instructifs ou frappans. C'est ainsi que l'esprit l'emporte sur la raison, auprès de ces mêmes hommes qui ne peuvent se passer d'elle.

§. Il est ridicule de fixer les places aux gens qu'on reçoit dans le cercle ou qu'on appelle aux festins. Les distinctions sensibles & trop marquées sont embarrassantes pour les uns, & défobligeantes pour les autres dans la société. C'est une République; l'équité doit y régler les rangs. Je suppose qu'elle est éclairée par la poli-

tesse & par le respect des bienfaisances. Comme on ne doit vivre qu'avec des gens de ce caractère, il faut leur laisser la gloire de se faire justice eux-mêmes. Celui qui auroit cédé, écoute avec répugnance qu'on l'avertisse de le faire. Il ne faut pas enlever à l'homme de mérite le plaisir de céder à l'homme qualifié, ni à l'homme qualifié la gloire de s'asseoir après l'homme de mérite. Il y auroit d'ailleurs trop de confiance & de présomption, à prendre sur soi de marquer tout haut les gradations entre des gens à peu près de même condition, ou entre ceux, qui dans la carrière de la gloire, font divers usages de leurs talens.

§. DANS la plus brillante & la plus célèbre cité de l'Univers, il est un jardin délicieux, prodige de l'art qui y efface la nature. L'auguste Palais qu'il embellit, lui donne à son tour un nouvel éclat; un libre accès est sans cesse ouvert à ceux qu'y attire une curiosité toujours plus vive. Ils y accourent pour admirer la pompe de ces lieux, & le concours des habitans fortunés de cette ville fameuse, que l'on y voit confondus avec les hommes de toutes les nations; spectacle le plus frap-

pant que la terre puisse donner à l'homme, si une bisarre manie n'en altérait les délices. Les divinités de ce jardin ne s'y montrent que dans le berceau qui le partage. Le silence regne sous cette superbe voûte; l'avidité curieuse de les contempler attire autour d'elles un essaim innombrable de spectateurs: elles ne marchent pas; elles semblent être portées par les vents. On court après elles avec chaleur. Un épais tourbillon de poussière s'éleve, les couvre; on n'en est que plus ardent à les dé mêler. Jamais l'Arene ne vit d'athletes plus animés & plus intrépides. Les voiles de la nuit qui est anticipée sous les rameaux, chassent les habitans par une des extrémités de cette voûte, où le jour semble renaître. Des eaux jaillissantes les appellent par leur murmure autour d'un immense bassin, où l'on court comme pour se désaltérer. On s'y cherche, on s'y fuit, on s'arrache enfin de ce cercle enchanteur; & chacun se retire lassé, fatigué d'avoir été vû.

A V A N T que le Jardin des Tuileries soit devenu brûlant, avant qu'on y respire le sable, on ne s'y promene pas encore; lorsqu'une saison tempérée lui a

ren-

tempérée lui a rendu toutes ses délices, on ne s'y promène plus.

§. IL est une région où c'est presque un attentat que d'avoir des talens & de l'esprit, lorsqu'on n'a pas la fortune de la noblesse, & qu'on n'adore pas les Dieux tutélaires. Dans cette région, les grands, ou ceux qui en tiennent lieu, croiroient dégrader leur dignité, s'ils montreroient du bon cœur. On y affecte d'ignorer le mérite avec le même soin que la charité apporte à cacher les défauts. On y disoit : Le commerce est utile ; il est même honorable, envisagé à certains égards. Par quel prestige le marchand, lorsqu'il est au milieu de sa carrière, s'arrête-t-il tout court, & changeant soudainement d'objet, au lieu d'idées de fortune, ne forme-t-il plus que des projets d'ambition ? Il demande à s'ennoblir ; c'est-à-dire, qu'il employe le crédit de ses amis à lui obtenir, pour récompense de ses travaux imparfaits, une défense bien positive de s'enrichir, & d'attirer le commerce & l'abondance dans sa patrie. Avec une fortune ébauchée, il élève son fils à la Magistrature ; & les bienfaisances de ce nouvel état épuisant bientôt son

D.

pecule, la troisième génération rentre dans l'indigence dont la première s'étoit tirée avec quelque gloire. On pense donc bien dans le pays dont vous parlez, mais on y est inconséquent; car ceux qui frondent le plus la précipitation & l'imprudence de l'homme enrichi, doivent leur être à ces témérités qui font quelquefois heureuses. Si leurs ayeuls n'avoient pas fait ce qu'ils condamnent, ils ne se croiroient pas autorisés à condamner ce qu'ils ont fait.

§. QUELS hommes si pleins de leurs personnes, si occupés de ce qu'ils croyent valoir, qui ne vivent jamais qu'à eux-mêmes, & qui ramènent tout à eux! Ils repètent leurs bons mots, leurs pensées, leurs reparties; ils se racontent, ils étalent leurs héroïques sentimens, ils font leur histoire; ils vous disent de juger, & ils marquent des yeux le jugement qu'ils exigent. Ces gens-là prétendent avoir de l'esprit & de la raison. M'abuserois-je? tout cela leur manque: il seroit bon, je crois, de les détromper une bonne fois, & de leur attester que si on leur répond, c'est à cause de l'habitude où l'on est de soutenir la conversation; que quand

on ne leur répond pas, c'est pour les faire se raviser sur leur égoïsme ; & que, si l'on n'entreprend pas de les corriger en relevant leur ridicule, c'est par le désespoir d'y réussir.

§. **TOUT** le monde en convient, & les gens de distinction plus volontiers que les autres, les fautes sont personnelles. Le crime n'entraîne point de dérogeance pour la postérité. Cette tache ne peut être imprimée que par ces professions viles qui ne sont qu'utiles à la patrie, & qui sont d'ailleurs incompatibles avec le faste, & mortifiantes pour la vanité. Retenons ce principe, que les actions sont personnelles, pourvu qu'on nous promette de le maintenir en bonne & en mauvaise part. D'où vient donc qu'on l'abandonne lorsqu'il s'agit de nommer d'illustres ancêtres, & de s'approprier leurs vertus & la gloire de leurs actions que l'on avoit décidé être personnelles ?

§. **ON** voit des gens si follement appliqués à leurs aîsés, qu'après avoir rempli toutes leurs fantaisies, & levé tous leurs scrupules sur leurs commodités & leurs arrangemens, ils craignent encore de n'avoir pas réussi. Ils sont si aveugle-

ment voluptueux, qu'ils prennent de la peine pour se satisfaire, & c'est autant de rabatu sur leur projet, & quelquefois plus qu'ils ne trouvent de plaisir: les voilà dupes de leur goût fantastique.

§. QUEL est cet édifice? est-ce l'habitation d'un homme, ou la demeure d'un Dieu? J'y entre avec respect, parce que je crois entrer dans un Temple. Lorsque mon ébloüissement a cessé; la réflexion ne me donne que du mépris & de l'indignation pour la folie de cet homme qui va mourir, & qui, en attendant, a élevé un palais qui brave l'éternité.

§. COMMENT concilier l'ardeur que l'on a pour les richesses, avec le mépris que l'on témoigne pour la plûpart de ceux qui travaillent à en acquérir? Y a-t-il donc plus de mérite à les tenir de ses peres, qu'à se les procurer soi même par des voies légitimes!

UN homme célèbre & d'un grand nom a pensé différemment sur la Noblesse. Quoique la sienne fût ancienne & illustrée il a décidé généreusement qu'elle devoit être plus respectée lorsqu'elle étoit nouvelle, & qu'elle devoit flater bien davantage ceux qui se la procurent par leur ver-

tu, que ceux en qui elle est un bien héréditaire.

D'UN autre côté, malgré le mépris intérieur, & quelquefois juste, que l'on a pour certains artisans de leur fortune, on aide à leur arrogance, on profite même de leurs avantages, & l'on fait taire la raison qui nous reproche cette espece de complicité.

§. LES gens d'esprit qui sont Auteurs, pensent sur leurs ouvrages, à peu près comme les femmes pensent sur leur beauté. Ni eux ni elles ne sont jamais contents: mais, qu'on me permette de le dire, ce n'est pas toujours par modestie: elles s'excusent de n'être pas bien, comme on s'excuse des fautes. Il est vrai qu'elles considèrent des yeux battus, une dégradation de teint, une diminution d'embonpoint, comme un malheur qui pourroit leur être imputé. C'en est un sans doute; car il n'y a rien dans la nature de plus frappant qu'une belle femme. Cependant dans leurs plus beaux jours, malgré les hommages qu'elles reçoivent, elles font entendre qu'elles ont eu des momens plus heureux; & lors même qu'on les admire le plus, que tout joue chez

elles, que le concert de leur teint, de leurs traits & de leurs yeux frappe les plus grands coups, elles prétendent avoir été surprises; il leur reste des scrupules, & quelques endroits à réparer.

Ainsi les Auteurs croient pouvoir toujours réclamer des jugemens qu'on porte sur leurs ouvrages. Ce morceau que vous censurez, ils ne le défendent pas: ils étoient sur le point de le rétablir; mais ce n'est qu'une esquisse.

Ce n'est pas sans peine que vous avez obtenu d'eux qu'ils vous fissent voir ce qu'ils brûloient d'envie de vous montrer. Ils feront acheter cher cette faveur, & ils en seront plus touchés que ceux à qui ils l'accordent. Leurs pensées passent-elles jusqu'au Public? c'est un vol, l'indiscrétion d'un ami, l'infidélité d'un dépositaire: ils crient à l'injustice, à la trahison, à la perfidie. Ce qu'ils ont résolu de livrer, ils veulent qu'on le leur enlève. Ils prétendent qu'on les presse, & ils se prostituent. Cet Imprimeur entreprenant qui dispose de leur bien, qu'ils ont sollicité, harcelé, payé peut-être, ils crient *baro* sur lui. En voulant peindre la conduite de certains Auteurs, n'ai-je pas

abandonné le parellele que j'avois ébauché ?

§. QUE dirons-nous de ceux, qui pour s'assûrer du degré d'estime qu'ils doivent accorder à certaines gens, demandant combien ils *valent* (c'est leur mot), c'est-à-dire, combien ils possèdent ?

§. IL y a des breteurs d'esprit, comme il y a des breteurs d'escrime; des disputeurs bannaux, comme des querelleurs en titre; des gens qui se postent vantageusement, & qui se retranchent pour assaillir les passans; qui d'un air déterminé & d'un ton rude & assuré, nient des propositions évidentes, soutiennent des paradoxes, discutent des nouvelles frivoles, à peu près dans le même style que les breteurs raisonnent sur les procédés. Les uns & les autres ont leurs anecdotes & leurs mysteres, où ils n'admettent que les candidats & les adeptes. Ils ont tous des aventures romanesques, & des événemens extraordinaires à raconter. Ils ont leurs défis & leurs duels. S'ils n'ont pas toujours été vainqueurs, si la victoire a été quelquefois incertaine, c'est que le Gladiateur étoit terrible. Ils ont leurs seconds, qu'ils appellent dans l'occasion, qui prennent le ton de leurs maî-

tres, qui ont étudié leur jargon, & qui savent leurs termes de ralliment; espece de milice qui se croit invincible, comme la dixieme Légion: elle sert dans les affaires d'éclat qu'ils croient bien importantes & qu'ils traitent comme des affaires publiques. C'est, disent-ils, un courage supérieur au courage des braves qu'on estime; c'est une sorte d'esprit que l'Académie même & l'élite de la Cour doivent respecter. Les honnêtes gens sont convenus de détester cette bravoure, & de mépriser cette sorte d'esprit.

§. IL faut humilier les enfans, dit N..... qui a toujours fait de sa famille une Monarchie absolue. Pere impérieux & redouté, il a crû au-dessous de lui de se faire chérir de ses enfans: en cherchant à les humilier, il n'a pas vû qu'il abaissoit leur ame, qu'il aigrissoit leur caractère, & qu'il roidissoit le sien propre: il n'a pas vû qu'il déconcerteroit leurs talens naturels qui ne peuvent se développer que dans une grande liberté d'esprit, & par le secours de l'émulation. Toujours réprimés par la rudesse des leçons, toujours en présence d'un maître sévère, les enfans n'osent rien hasarder; leur imagination, qui

est d'ordinaire si vive & si féconde, cede à la contrainte, & se resserre.

CE n'étoit pas l'intention de ce pere: il vouloit les appliquer à des objets utiles, & plier leur caractere à la douceur & à la modestie. Il n'a donc pas vû, ce pere si habile & si clair-voyant, qu'en cherchant à leur inspirer la douceur & l'obéissance, il leur donnoit un exemple continuel de roideur & de fierté, & que cet exemple seroit tout autrement efficace que ses leçons. Plus frappés de la maniere dure & hautaine dont on réprimoit leurs fautes, & dont on leur commandoit leurs devoirs; que de la nécessité de remplir ces devoirs & de se corriger de ces fautes, des mouvemens de révoltes s'élevoient dans leur cœur à mesure que l'on croyoit travailler à les prévenir: arrivés à l'adolescence, & toujours sous la même férule, ils apportent dans le monde un embarras stupide ou une férocité qui résistent au commerce du monde poli, & qui les y rendent très-incommodes. Je n'ai guere vû de jeunes gens doux & modestes, que ceux qui ont été élevés avec amitié par leurs parens ou par des maîtres.

§. Pourquoi les gens qui ont véritablement de l'esprit, se vantent ils eux memes, puisque les gens de grande maison, & dignes d'en être, ne parlent point de leur naissance?

§. CEUX qui croient avoir de l'esprit, ne cessent de l'affecter & de déplaire: de même ceux qui croient porter un beau nom, ou ceux qui le déshonorent, malgré l'intérêt qu'ils auroient à le cacher, en sont tout remplis, & veulent en occuper les autres.

§. IL est ridicule de prétendre se faire estimer, précisément parce qu'on est né noble, ou parce qu'on est né riche. J'aurois autant me faire valoir pour être né avec une certaine stature, ou sous un certain climat. Tout cela ne vient - il pas du hasard?

§. LES gens qui sont devenus riches comme par enchantement, s'imaginent tout savoir, & croient avoir le droit de parler de tout, malgré leur ignorance & leur langage barbare. Rien ne les intimide, si ce n'est des gens plus riches qu'eux: c'est qu'ils regardent une grande fortune comme le grand effort de l'esprit

humain; & alors ils se déterminent par la regle que qui peut le plus, peut le moins; car ils savent cette regle-là.

§. PAR quel travers les talens de l'esprit, en général si chéris, si respectés, échouent - ils quelquefois où l'exercice bannal du jeu se fait jour, & devient presque imposant ?

§. C'EST un spectacle assez singulier, que de voir l'embarras & la sollicitude d'un homme qui croit que sa naissance a fait de lui & de ses pareils, une espece particuliere, lorsqu'il se trouve forcé de se mêler avec des gens qu'il juge infiniment au-dessous de lui, parce qu'ils n'ont que du mérite. Quelle peine, quelle inquiétude, jusqu'à ce qu'il se soit débarrassé! encore faut-il lui tenir compte de ses ménagemens, & de ce qu'il n'emploie ni hauteur ni férocité. Avec de telles préventions, soupçonneroit-il que l'homme de mérite qui étoit engagé avec lui, souffroit encore davantage ?

§. ON connoît assez de ces hommes qui croient que leur mort sera un événement; les gens riches surtout ont cette foiblesse : cependant, les potentats, les héros, les grands hommes meurent

impunément ; le chant des oiseaux n'en est pas troublé ; hors d'eux , un seul atôme n'est pas ébranlé. Tournez le dos au lit de cet homme qui va mourir , & dont la destinée va , dites-vous , décider de celle de l'empire , que découvrez-vous qui sente la décadence , & qui souffre quelque altération ?

LES esprits foibles & les adorateurs de la fortune , qui ont vû à la mort de leur héros la terre insensible , les murs de leurs palais fixes , & leurs arbres immobiles , ont porté leurs regards vers le firmament , qui est dans une agitation continuelle ; & si quelque phénomène nouveau , effet physique & nécessaire de l'économie de la nature , s'est montré , ils l'ont associé à l'événement particulier & également nécessaire , qui les surprend ou qui les afflige , & ils ont fait de l'un le signal de l'autre.

J'AI dit que les gens riches étoient particulièrement susceptibles de cette foiblesse. Si leur mort est un événement , j'ose le dire , c'est un événement heureux & utile au Public. J'excepte sans doute les riches dont l'opulence est aussi ancienne que leur noblesse , les ri-

ches de race, ceux qui le sont devenus par de nobles talens, ou par une industrie estimable, & surtout ces riches qui animent les arts & qui soulagent les malheureux. Mais, est-ce là ce qu'on entend par les riches? A la mort de ceux-ci, dont presque toujours les successeurs aiment à répandre, de nouvelles sources sont ouvertes; elles grossissent le torrent universel, la circulation s'accroît; cet or, qu'ils resserroient si étroitement, & à qui ils rendoient tous les jours une espece de culte assez semblable à celui que certains peuples de l'Orient rendent au Soleil, passe de main en main, & devient une monnoie de cours. On diroit qu'ils ont fait un legs public, & comme une distribution générale, pour racheter leur économie outrée. Voilà l'avantage que le Public recueille à leur mort. Ils n'emportent rien avec eux qu'on doive regretter, & ils laissent tout ce qu'on en pouvoit attendre.

§. IL est une nation célèbre dont les habitans se font une sorte d'honneur de maîtriser les mouvemens de la nature. Ils subjuguent les objets mêmes auxquels ils prétendent plaire. Les femmes, de

leur côté, y font de leur cœur leur propre conquête, lors même qu'elles cèdent à leurs penchans. Ces habitans résistent aux impressions de cette puissance, qui, dit-on, gouverne le monde; ils se refusent aux jeux d'un enfant qui leur fait pitié, & dont ils méprisent les caresses, dans le tems même qu'ils acceptent ses dons. Espéreriez-vous trouver des amis dans cette contrée?

§. *P*OUR réussir dans le monde, pour y faire ce qu'on appelle des amis, il faut être complaisant & amusant, c'est-à-dire, flatteur & frivole. Ce sont là les deux titres sous lesquels on y est le plus fêté, le plus recherché. Avec ces qualités de vogue, un homme sans goût, sans mœurs, sans caractère, écarte, éclipsé souvent un homme de mérite, qui ne croit pas devoir lutter contre un goût si dépravé, & qui se doit à lui-même de ne pas s'exposer à échoüer contre un abus accrédité.

§. *C*ES deux propositions sont également reçues: qui oblige les corps, n'oblige personne; qui offense un membre d'un corps, les offense tous. Mais elles sont contradictoires; si les services que

l'on rend à une compagnie n'affectent ni n'engagent aucun des particuliers qui la composent, les offenses que l'on a le malheur de faire à quelqu'un de ces particuliers, ne devoient point blesser leur corps.

L'INDIFFÉRENCE pour les services ne viendrait-elle pas du peu de zèle que les particuliers ont pour la gloire du corps, & du poids de la reconnaissance qu'ils ne peuvent porter; & leur chaleur sur les offenses faites à leurs confrères, de leur vanité, qui ne peut souffrir l'idée qu'ils y fussent exposés eux-mêmes?

§. ENTRE les égaux, c'est une fausse politesse & une courtoisie gênante, de dire qu'on laisse la liberté: n'est-ce pas faire entendre qu'on pourroit la retenir?

§. QUELLE stupidité, quelle sottise, de ne pas voir que dans le tems même qu'on rabaisse les grands par affectation ou par dépit, on relève le peuple, & qu'il y a bien plus à perdre d'un côté, qu'on n'usurpe de l'autre?

§. LE savant qui n'est que savant, méprise l'homme d'esprit qui n'est que cela

précisément. L'homme d'esprit regarde presque comme un automate le savant qui n'a que ce mérite. Il le considère comme ces riches qui ne savent pas faire usage de leurs richesses. Pour lui il présume qu'avec de l'esprit on fait tout, & qu'on peut parler de tout: de-là, il arrive très-souvent que l'homme d'esprit, qui s'en est tenu à son esprit, dit de grandes absurdités, & le savant de grandes sottises.

UN travers plus ridicule encore & plus commun, c'est celui de ces importants qu'on trouve par-tout, qui ne sont ni savans ni gens d'esprit, & qui s'avisent d'apprécier les uns & les autres. Juges volontaires de l'esprit & des talens, sans étude, sans culture, ils adjudgent la palme selon leur caprice, & se font, de leur propre autorité, arbitres du goût & de la réputation.

§. TIENNE qui voudra contre ces fades loüanges données en face sur la beauté des sentimens de l'ame, & sur les qualités du cœur, tandis qu'on ignore absolument le motif des actions; principe éternellement rebattu, & toujours négli-

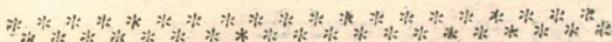
négligé dans la pratique par ceux mêmes qui le prêchent.

§. *Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.* Le Maître de la Scene comique a combattu cette prévention ridicule & grossiere. Mais n'eût-on pas oublié ses sages leçons, on ne sauroit trop les répéter. Quoi! tout ce que nos amis disent, tout ce qu'ils écrivent, tout ce qu'ils font, est nécessairement irréprochable? Si cela étoit établi, on ne seroit jamais d'accord sur le mérite des particuliers, ni sur la valeur des choses. Chaque société a ses amis & ses partisans, & jouit des mêmes droits. Si la prévention que je combats, y étoit adoptée, il regneroit une opposition éternelle dans les jugemens, & une dissension générale entre les sociétés.

§. On a prononcé, sans doute avec raison, que les enfans, même les plus aimables & les plus chers, sont importuns dans les cercles; & d'une commune voix, on les a proscrits, bannis, ainsi que l'insipide récit de leurs gentillesses, malgré l'intérêt que certaines personnes pourroient y prendre. Après une décision si sévere, auroit-on dû s'at-

E

tendre à voir remplacer des enfans précieux par eux-mêmes, qui ont un si grand besoin de nous, & tant de rapport avec nous, qu'ils sont déjà des hommes? auroit-on dû s'attendre à les voir remplacer par des perroquets, des chiens & des chats, à qui on trouve toujours tout l'esprit possible, & les meilleures qualités du monde? Croiroit-on que des femmes qui se piquent de raison, d'esprit & de politesse, pussent se déterminer à introduire dans les compagnies, quoi qu'il en puisse arriver, ces animaux dont elles font l'objet de leurs complaisances; à les proposer, sans égard, aux caresses de tout le monde, & à répéter leurs faits & gestes avec une éloquence & un zèle dignes de l'ancienne Chevalerie? Ce zèle puérile leur fait braver l'ennui, & quelquefois les répugnances des assistans. Elles admettent à leur table ces animaux si chéris & si importuns, qui sont l'heureux sujet de la conversation, & qui la troublent sans cesse. Malgré des inconvéniens si connus & si sensibles, les femmes ne tiennent pas plus à leur rouge & à leurs mouches, qu'à leurs perruches, à leurs petits chiens, & à leurs matous.



CHAPITRE VI.

*Des Femmes.*

LES Femmes se plaignent de l'avilissement où elles prétendent que les hommes les ont réduites. Ce sont des tyrans, disent-elles, qui ont fait les lois; elles nous excluent des plus nobles & des plus utiles fonctions de la société, en dépit de la nature qui nous y avoit appelées. Si on en doute, continuent-elles, qu'on considère celles d'entre nous qui se sont illustrées par le génie, par le savoir, par le courage, & par la sagesse du gouvernement. C'est l'éducation qui fait tout, qui dirige tout, qui détermine tout. La nature est une mère commune qui a distribué également ses dons à ses enfans.

A cela deux réponses: 1.) il n'est pas certain que la distribution des dons soit égale entre chaque individu de l'un ou de l'autre sexe. On ne trouveroit peut-être pas sur la face de la terre, deux hommes ou deux femmes qui aient une portion égale de talens, de génie, de cou-

rage ; un égal degré de beauté , de force, & d'agrément, comme on n'en trouvera pas deux qui aient une ressemblance parfaite.

2) LA question de la supériorité, ou de l'égalité des dons, tant du corps que de l'ame, entre les deux sexes, me paroît décidée par une considération bien simple, & qui doit frapper tout le monde.

LA haute stature & la force du corps ont été données incontestablement à l'homme ; les plus grandes femmes & les plus fortes, peuvent à peine se mesurer avec les hommes ordinaires : en général ils ont exclusivement la haute taille & la vigueur du corps. Or par la loi du plus fort, ils se feroient emparés de l'autorité, quand même elle ne leur auroit pas été destinée. Ils ne l'ont que trop fait, s'écrient les femmes ; c'est de quoi nous nous plaignons ; voilà l'usurpation, la tyrannie : leur gouvernement est une oppression ; vicieux & inique par lui-même, la possession ne peut le légitimer : on ne prescrit point contre l'équité ; la force est un moyen injuste qui peut bien enlever la jouissance, mais qui ne donne

pas le droit de jouir ; c'est une voie de propriété proscrite par les lois mêmes que les hommes ont établies.

MAIS cette force qui est le partage des hommes, de qui la tiennent-ils ? N'est-ce pas de la nature elle-même, ou plutôt de la Providence, qui les a doués d'un avantage qui étoit nécessaire à leur destination ? Peut-on penser que cette souveraine dispensatrice des biens & des maux, qui est si sage, si admirable dans ses œuvres, ait donné exclusivement aux hommes, un avantage dont ils devoient nécessairement abuser ; qu'elle leur ait accordé le seul don par lequel ils pouvoient acquérir & conserver l'autorité, quoique cette autorité dût être illégitime, & l'accusera-t-on d'avoir établi des tyrans, au lieu de Rois qu'elle avoit promis à la terre ? Si les femmes répondent d'une manière satisfaisante à cet argument si simple, je consentirai pour ma part, qu'on partage avec elles la manœuvre des vaisseaux, le service de l'artillerie, les travaux des sièges, les périls des combats, les métiers les plus rudes, comme ceux des mines, des carrières, de la charpente, des forges, des cou-

vreurs; je les appellerai au gouvernement des peuples, à l'éducation de la jeunesse, à l'administration des finances; à la distribution de la justice; & comme on ne peut leur contester les graces de l'esprit, la finesse du sentiment, & le goût des détails, je les reconnoîtrai pour une espece absolument équivalente aux hommes, quoique sous une forme différente.

J'AVOUE que c'est prendre les choses dans la plus étroite rigueur. D'ailleurs les hommes doivent tant aux femmes pour le goût des convenances, pour la politesse, pour la douceur, pour la délicatesse du sentiment; pour la finesse des vûes, pour l'intelligence des bienféances; ils leurs doivent tant, qu'ils sont bien excusables de s'armer de tous leurs avantages, pour mériter leurs conquêtes, & pour les conserver.

§. C'EST faire une cruelle injure à une femme sage, que de lui rémoigner de la jalousie; c'est faire trop d'honneur à une femme galante, & donner beau jeu à une coquette.

§. LES femmes qui lisent & qui pensent, celles qui écrivent, & qui par ces divers avantages soutiennent dignement

la société des hommes instruits: ces femmes si estimables; qu'on les compare à vuide, dont la conversation roule tour à tour sur leur parenté, sur leur santé, sur les petites aventures du quartier, & sur leur ménage, & l'on sera irrité de la censure que celles-ci osent faire des autres.

§. JE dis, à propos des femmes qui ont des prétentions pour le monde & pour les sociétés choisies, que rien n'est plus insipide qu'une femme qui s'y risque sans graces, sans esprit, sans étude.

§. LES femmes communes qui ont sù mettre de l'ordre dans leur famille, ont l'extérieur confiant, rude & assuré; les femmes du monde qui ont de l'esprit & des talens, ont un abord poli, doux, réservé, & circonspect. C'est avec celles-ci que les hommes ont à gagner; les autres font presque soupçonner qu'elles penseroient à les maîtriser, sans avoir travaillé à leur plaire, & sans songer à les rendre aimables.

§. FAUT-il être étonné qu'on craigne de dire la vérité aux Rois, puisqu'on n'ose la dire aux femmes?

§. QUI est-ce qui doute que les femmes, pour être dignes de notre estime &

de nos hommages, n'aient besoin de plus grandes vertus & de plus de qualités qu'il ne nous en faut pour mériter leur attachement? elles doivent avoir par dessus nous, la pudeur & la beauté, deux avantages qui subsistent difficilement ensemble. La pudeur relève la beauté, la beauté met la pudeur en péril; que de gloire, si elles s'en tirent bien!

§. UN homme vrai se fait toujours estimer; souvent il se fait craindre, rarement il se fait aimer: est-ce sa faute si on ne l'aime pas, ou la faute de ceux qui le haïssent? Il les a peints; leurs portraits ressemblent, puisqu'ils s'en plaignent. Cet homme est tel, qu'on le cite avec plaisir; on ne néglige pas d'alléguer son autorité & son exemple, mais on n'aime point le tête à tête avec lui, on l'évite.

DE même personne ne se refuse aux éloges d'une femme qui a de la vertu; on la respecte, mais on ne la recherche point. Les femmes veulent éviter la comparaison; elles sentent la force & la valeur de la censure, qui ne peut être équivoque, suspecte, ni reroquée, puisqu'elle vient du même sexe, & qu'on leur montre une conduite différente dans les

mêmes circonstances. Les femmes du monde veulent des femmes qui vivent comme elles, & qui soient dans leurs goûts & de leur âge; elles préfèrent le péril de la jalousie à l'ennui: elles aiment mieux disputer leurs amans, que de n'en point parler.

LES hommes, qui d'ordinaire font trop peu de cas de l'esprit des femmes, & qui souvent, sans beaucoup d'examen, augurent trop défavantageusement de leur cœur, sont fâchés de ne point trouver ce qu'ils cherchent avec elles; ainsi il arrive quelquefois que les hommes méprisent les femmes qu'ils aiment, & qu'ils estiment celles qu'ils évitent.

§. LES femmes ne se soucient pas tant d'aimer & d'être aimées, que de plaire, & qu'on leur plaise: elles ont plus de passion que de vanité; mais elles ont plus de vanité que de sentiment.

§. ON a déjà dit que la pudeur est chez les femmes, ce que la valeur est chez les hommes. Ces deux vertus ont cela de commun, qu'elles distinguent les hommes & les femmes, des hommes & des femmes ordinaires, en élevant leur cœur au-dessus des périls & des foiblesses hu-

maines: c'est un triomphe continuel.

LA valeur empêche les hommes de redouter un péril présent, ou par l'espoir de la gloire, ou par la loi du devoir.

LA pudeur rend les femmes modestes, réservées, tout-à-fait aimables; elle les fait en même tems aimer & respecter.

CHEZ les femmes c'est une pureté de cœur, une noblesse de sentimens; une force d'esprit qui leur fait préférer, à la vaine gloire des conquêtes que leurs appas leur promettoient, la solide gloire d'avoir vécu comme si elles n'en avoient point. Leurs charmes les ornent d'autant plus, que loin de les prodiguer, elles semblent les ignorer elles-mêmes.

LA valeur est aussi une grandeur d'ame, une force d'esprit qui réprime les mouvemens de crainte, qui sont si naturels lorsqu'on expose sa vie, & qui préfère des travaux dangereux au repos & à l'inaction. Voilà les défenseurs de la Patrie.

ON a eu raison de le dire: les femmes dont on parle le moins, sont les plus estimables; j'ajoute, pourvû que ce silence vienne de leur retenue, & non de leur obscurité.

LA valeur doit être établie sur des é-

preuves éclatantes; elle cherche à s'exercer: la pudeur se resserre pour se maintenir. La valeur agit, la pudeur est une vertu muette & tranquile. Il est vrai que cette valeur qui cherche le péril, n'est pas la bonne; il suffit qu'elle l'attende sans frémir: mais toujours elle est plus bruyante que la vertu des femmes ne doit l'être. Il feroit beau les voir agacer les hommes, pour avoir ensuite la gloire de leur résister, & donner ainsi à la pudeur le caractère de cette valeur qui cherche à se faire valoir. Je doute qu'une vertu que-  
relleuse assurât mieux l'honneur des femmes, que celui des hommes.

§. LES femmes ne sont pas fâchées d'entendre parler d'elles; c'est toujours remuer leurs passions, soit qu'on les flatte ou qu'on en médise, & la passion est leur état délicieux.

CELLES qui ont survécu à la jeunesse, se plaignent toujours des jeunes gens, & vantent la politesse du siècle passé; je n'en suis pas surpris; dans ces tems-là elles étoient jeunes aussi. Les jeunes femmes ne disent rien des jeunes gens, & les attendent: tout est dit, dès qu'on s'entend.



CHEZ les femmes qui ont été galantes, les graces de l'esprit ne réparent point la perte des agrémens du corps; on a droit de reclamer ce qu'elles ont fait valoir. Cette compensation n'a lieu qu'à l'égard de celles qui n'ont cherché à plaire que par leur vertu, & à se faire respecter par leur conduite. Une femme galante, pour se faire supporter, est obligée d'être toujours belle; une honnête femme, pour se faire rechercher, n'a besoin que de son esprit & de ses mœurs.

§. JE suis bien résolu d'observer religieusement cette loi de la politesse du monde, qui interdit toute question, tout calcul, toute conjecture indiscrete sur l'âge des femmes, & même de quelques hommes: mais je ne parviendrai jamais à découvrir un fondement solide de cette loi. L'âge me paroît un fait tout aussi simple que les autres circonstances de la vie, & sur quoi on peut le moins faire illusion. Il est à peu près prononcé par les traits, par l'air, & par le maintien. Ce sont ces apparences seules qui décident du goût des hommes, & qui les fixent d'autant plus nécessairement, que n'étant pas permis de chercher l'âge des femmes,

on ne le fait jamais avec précision.

JEUNE ou vieux, à quelque âge que ce soit, il est seulement question de plaire.

S'IL s'agissoit d'autoriser ou de faire pardonner la curiosité qu'on pourroit témoigner sur l'âge des femmes, comment ce dépôt public, ces annales abrégées qu'on voit tous les ans entre les mains de tout le monde, & qui marquent exactement l'âge des Princes & des Princesses des Maisons Souveraines de l'Europe, n'ont-elles pû servir à lever l'horrible scandale de la déclaration de l'âge des femmes? Ce n'est qu'après leur quatre-vingtième année, qu'il est permis d'ouvrir la bouche sur leur âge, & sur celui de quelques hommes. C'est qu'on a alors un nouveau prétexte, une raison de plus, pour continuer à les admirer, quoique sous une forme différente.

§. LES femmes qui ont de l'expérience, ne font des confidences, ou qu'à des femmes qui ont elles-mêmes besoin de leur discrétion, ou qu'à des hommes défabulés. Les plus habiles se laissent deviner, parce qu'elles ne peuvent l'empêcher.

§. IL y a un art qui approfondit, qui combine, qui élude les règles, sans les

blesser, ou qui mieux encore les fait servir à ses desseins; & c'est l'art des hommes. Il y a un art qui est passion, ou qui l'imite, qui convainc, parce qu'il émeut, qui persuade, parce qu'il entraîne: c'est l'art des femmes d'esprit, & des hommes extraordinaires.

§. LES riches Bourgeoises qui sont aimables, sont d'un état fort supérieur à celui de leurs maris; aussi ont-elles dans le commerce, des prétentions qui sembleroient n'appartenir qu'aux femmes de qualité. Ce qui aide à leur illusion, c'est qu'avec un faste à peu près égal, elles reçoivent dans leurs cercles les mêmes hommes qui fréquentent les grandes maisons: s'ils ne leur rendent pas les mêmes honneurs, ce n'est pas qu'elles n'y comptent toutes, & que quelques-unes ne les méritent.

§. IL faut bien que les Dames nous le passent; le plus bel éloge qu'on puisse faire d'elles; c'est de dire, qu'elles ont les qualités d'un galant homme. Celles-là ont trouvé le moyen de les allier avec leurs qualités propres; en sorte qu'elles réunissent dans leur personne des avantages qui semblent s'exclure mutuellement. Cette

idée donne aux femmes du premier ordre, beaucoup de supériorité, même sur les hommes qui sont dignes de servir de modèle; car les hommes n'ont jamais ces avantages qui sont particuliers aux Dames; & s'ils s'y étudient, s'ils les affectent, qu'elles nous le passent encore, ils n'en sont pas mieux.

Je ne fais si je m'abuse: mais il me semble qu'en jugeant ainsi, nous pensons comme les femmes qui pensent bien. Elles peuvent prétendre à la gloire des grands hommes; nous en avons des exemples dans plusieurs genres: mais les hommes doivent renoncer surtout à ce qui caractérise les femmes aimables, & à ce tour qu'elles savent donner aux choses qu'elles ont une fois bien saisies. C'est ce qui a fait dire d'elles que lorsqu'elles égalent les hommes, elles les surpassent.

§. LES femmes nous connoissent, & nous ne faisons que les entrevoir: les hommes se déploient en leur présence; elles sont avec eux, & même entr'elles, dans une réserve continuelle; elles ont des démonstrations, & nous n'avons que des conjectures; les hommes espèrent, & les femmes se défient: ils demandent, & el-

les refusent, jusqu'à ce qu'enfin elles soient lassées de leur métier, comme l'a dit un grand homme dans l'art de penser, qui a prétendu que presque toutes les femmes vertueuses aboutissent-là. Il ne m'appartient pas d'aller aussi loin que ce grand homme: je dis seulement de celles qui font ce qu'elles pensent, qu'elles n'ont plus d'avantage sur les hommes; celles là, on les connoît.

§. CATON l'ancien n'aimoit pas les femmes, il les estimoit encore moins. Tite-Live nous a conservé une déclama-tion violente qu'il fit dans le Sénat contre le sexe en général. Horace venge les fem-mes sans y penser, par ces deux vers:

*Narratur & prisca Catonis  
Sapè mero caluisse virtus. \**

C'étoit sans doute dans les momens d'i-  
vresse, que Caton medisoit d'elles.

§. MYRTHIS montroit, à Tanagres  
en Béotie, la Poésie à Corinne & à Pin-  
dare: Aspasia, à Athenes, tenoit une E-  
cole de Rhétorique ouverte aux deux sexes  
de tout âge; Periclès fut son élève & son  
amant. Il apprit d'elle à plaire & soumet-  
tre

\* Hor. Od. 15. lib. 3.

tre un peuple volage & jaloux de la liberté jusqu'à la fureur: mais ce fût aux dépens de la sienne.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE VII.

### *De l'Amitié.*

§. N... marquoit un jour sa surprise à un galant homme, de ce qu'il fréquentoit D... dont il ne faisoit pas beaucoup de cas. M... lui répondit, qu'il l'aimoit d'inclination: mais quoi! lui répliqua-t-on, vous vous liez à un homme que tout le monde haït, que l'on fuit, & que l'on méprise? ne faut-il pas pouvoir estimer un peu les gens que l'on veut aimer? Pour moi, dit M... je l'aime de bon cœur, il m'a rendu service; si je vous instruisois de toutes les raisons que j'ai de m'attacher à lui, vous m'applaudiriez, je crois, loin de me blâmer. Oh! je suis content de vous maintenant, dit N... je connois vos sentimens au vrai, & je vois bien que vous avez tant de raisons d'aimer cet homme, qu'effectivement il n'y a point d'amitié entre vous deux.

F

§. QUELLE différence entre les chaînes de la passion, & les liens de l'amitié; celle-ci est toujours fondée sur l'estime, celle-là l'exclut presque nécessairement. L'amitié a de quoi se justifier; la passion n'a jamais d'excuse: que dis-je! sa gloire est de n'en point avoir; c'est-à-dire, d'être extravagante & inconcevable.

LORSQUE les amis se séparent, ils se regrettent; ils protestent intérieurement contre leur division même, & font des projets confus de la faire cesser lors même qu'ils la consomment. Les amans finissent par se haïr, à moins qu'ils ne se retiennent par l'amitié, qui quelquefois succède à la passion, lorsque la première habitude n'étant plus soutenue par ce qui l'avoit formée, se reproduit sous une autre image, & se nourrit de soins plus affectueux, quoique moins vifs, souvent de regrets, quelquefois de réflexions utiles: mais il faut pour cela que nos héros se soient réconciliés, je dis réconciliés, & qu'ils se soient pardonné mutuellement l'injure qu'ils se sont faite par leurs transports & par leur imprudence.

§. POURQUOI dans les événemens qui nous affligent, l'approche d'un ami ré-

veille-t-elle le sentiment de notre douleur ? Pourquoi semble-t-elle s'accroître à proportion de la tendresse qui nous lie, & marquer en quelque sorte le degré d'affection que nous avons pour l'ami qui nous console, par les témoignages de douleur que nous donnons à celui que nous avons perdu ? Je le demande.

§. LES hommes se ménagent, se caressent à proportion qu'ils sont éloignés ; il semble qu'ils s'aiment moins à mesure qu'ils se voient de plus près, & qu'ils se connoissent davantage. L'absence les rend plus vifs & plus tendres les uns à l'égard des autres : leurs lettres sont plus prevenantes, plus affectueuses que leurs conversations.

§. RIEN n'est si essentiel au bonheur que de vrais amis ; un peu d'opulence contribue aussi à la douceur de la vie : mais, oserai-je le dire ? quelques dettes mêlées à une grande fortune, comme un contre poison, servent à attirer notre attention sur nos affaires ; & quelques ennemis en petit nombre parmi plusieurs bons amis, sont des surveillans utiles

pour nous tenir en respect, & nous éclairer sur notre conduite.

§. LES services entre des amis, & surtout les secours d'argent qui devoient, ce semble, les lier plus étroitement & affermir l'amitié, sont précisément ce qui l'ébranle, & ce qui la met le plus en danger. C'est une épreuve périlleuse pour les uns & pour les autres. Elle fait des tyrans ou des ingrats : c'est une chose bien triste pour de vrais amis, que de pouvoir attester leurs sentimens, ou en exiger des témoignages, sans avoir à craindre d'en tarir la source. Que plutôt je sois inutile à mon ami, que si je devois risquer de perdre son amitié ! J'aime mieux avoir à m'affliger de son impuissance & de sa misère, qu'à me plaindre de son ingratitude : sa misère est un mal que je puis toujours soulager ; & l'ingratitude est un malheur sans remède, & dont tous les retours sont insupportables.

MAIS à quoi bon me dire ami, si je ne dois pas rendre des services ? & de quelle espèce est mon amitié, si elle s'exprime comme l'indifférence ? Eh ! ne m'est-il pas plus avantageux que mon

ami doute de mon amitié, que si je ne pouvois douter de son mauvais cœur & de sa haine ?

METTEZ-VOUS à sa place, me dirait-on ; jugeriez-vous de même ? Je réponds que si j'étois du caractère que je suppose à mon ingrat, mon jugement devoit être rejeté ; que si j'étois digne d'un meilleur sort, j'aurois aussi la force de soutenir mon malheur.

§. C'EST une grande faute entre des amis d'abuser de l'intimité avec laquelle ils vivent ensemble, jusqu'à se négliger lorsqu'ils se rencontrent dans les cercles. L'amitié, loin de dispenser des égards, en exige de plus délicats. Elle se nourrit des attentions qu'on témoigne ; il n'en est point d'indifférentes entre des amis. Ils doivent se faire valoir mutuellement ; y manquer est une sorte de trahison.

§. LA familiarité continue est le poison lent de l'amitié.



\* \* \* \* \*

## CHAPITRE VIII.

### *De la Modestie.*

*La modestie  
et le Doyen  
dans la  
Caractère sont  
inséparables*

ON a dit mille fois qu'il falloit être modeste : ceux qui le font le moins, sont ceux qui le disent le plus, parce que la modestie a l'air d'honorer les autres, & qu'ils sont bien aise d'accréditer une vertu qui les relève à leurs propres yeux. La modestie, telle qu'elle doit être conçue, est moins l'estime d'autrui que le peu d'estime de soi-même. Je voudrois qu'on s'étudiât davantage à pratiquer cette vertu ; qu'on ne se laissât point troubler par l'indiscrétion & les manieres avantageuses de ceux qui en abusent ; & qu'au risque d'être pris pour dupe durant quelque tems, on ne négligeât point un avantage certain, qu'enfin elle donne sur tous ceux qui croient pouvoir s'en dispenser. Elle est un des caracteres de la sagesse, qui, par elle, nous garantit de bien des imprudences ; un conseil de la raison, qui nous montre touûjours l'endroit foible de nos meilleures qualités :

elle est enfin le signal infallible de la vertu ; & d'ailleurs, elle sied si bien ! *c'est bien vrai*

§. LA modestie suppose du mérite ; car où il n'y a ni talent ni vertu, il n'y a que de la bassesse.

LA modestie donne au mérite du relief & de l'éclat. Il est bien plus frappant au milieu de ses ombres, que sous les vains ornemens & la fausse parure, dont la présomption le dégrade & le défigure.

§. RIEN n'est si difficile à persuader aux hommes que la modestie ; parce que ses leçons attaquent l'orgueil & le mortifient. Les conseils de la générosité réussissent mieux auprès d'eux, parce qu'ils semblent relever leur être & flater leur vanité.

§. LA modestie naît essentiellement du mérite, & la présomption de la médiocrité. Les gens qui ont des lumières bornées & des talens médiocres, sont contents d'eux ; c'est qu'ils n'ont point l'idée du grand & du beau, & qu'il suffit à leur vanité d'avoir fait quelque chose & de s'être rangés à la file.

LES esprits supérieurs ont une vûe, qui porte au-delà des moyens ordinaires,

un sentiment intérieur du beau & du bon, qui les sollicite sans cesse, & qui dédaigne tout ce qui ne le satisfait pas.

CEUX qui sont nés avec une mesure d'esprit très-limitée, & avec un foible talent, ont l'air confiant & satisfait; parce qu'ils ont exécuté à leur manière le peu qu'ils voyoient, & qu'ils ne se doutent pas du mieux qui les passe.

*Les Génies de  
premier ordre  
doivent pour  
tant être  
modestes.*

LES génies du premier ordre sont toujours dans l'ambition de s'élever & dans la défiance; c'est qu'ils voient plus qu'on ne peut exécuter. Leur force & leur audace ne leur cachent, ni les difficultés ni le péril qu'il faut surmonter. Le même feu qui les échauffe, sert à les éclairer. Ainsi ils sont nécessairement modestes, mais sans timidité. La sagesse & la modestie s'accordent avec le courage, mais non avec la lâcheté *c'est bien dit*.

§. L'HOMME de mérite qui est modeste, est occupé à valoir, non à se faire valoir. L'homme présomptueux se fait justice lui-même; c'est entreprendre sur l'autorité publique. Ainsi la présomption est un attentat; mériter l'estime, est le devoir ou la gloire des particuliers; accorder l'estime, est le droit du Public.

La modestie reconnoît ce droit; elle se soumet à cette loi que la présomption ose enfreindre; loi juste, loi inviolable. Le Public, à qui seul nos travaux & nos exemples de conduite sont offerts, doit être ici bas seul arbitre, seul appréciateur de ceux qu'on lui présente; aussi son jugement règle-t-il les réputations. En vain l'orgueil & la présomption essayent quelquefois d'y résister: le Public juge l'orgueil & la présomption même.

\*\*\*\*\*

CHAPITRE IX.

*De la modération dans les plaisirs.*

*l'homme  
seul  
est  
animal  
des  
plus  
bêtes  
à l'usage  
des  
plaisirs  
est  
le  
cheval  
des  
dépenseurs*

L'USAGE des plaisirs n'est pas aussi opposé que l'on pense, aux préceptes de la Sagesse. Sérieuse, mais accessible; sévère, mais éclairée; austère sans rudesse, scrupuleuse sans superstition, elle est destinée à guider l'homme, & non à lui nuire. Né foible, inconstant, il ne sauroit soutenir sans relâche les travaux divers auxquels ses talens le déterminent, ou que sa naissance lui impose; son ame agitée par ses différentes opérations, &

comme ébranlée par ses propres efforts, tomberoit dans une sorte d'inaction, si elle n'étoit réveillée par de nouveaux objets. L'alternative du travail & du plaisir entre dans le plan de la Sageffe : loin d'interdire les plaisirs à l'homme, elle l'y appelle après ses travaux, auxquels elle le ramene plein d'une ardeur nouvelle.

QUELS hommes, qui, sous prétexte de délassement, s'abandonnent à des exercices plus fatigans que les occupations les plus sérieuses ; à des veilles, où au milieu des vains amusemens qui les confument, & de ces jeux qui n'en ont que le nom, il se fait une dissipation d'esprit plus abondante que dans la méditation la plus profonde ; à des festins, où des appétits bisarres & capricieux passent pour raffinement & délicatesse ?

CE sont de jeunes gens qui consacrent au plaisir des talens qu'ils auroient dû vouer à leur patrie : des hommes graves, sérieux, pleins de sentimens élevés & de maximes austeres, qui ne servent qu'à déposer contre leur conduite particuliere ; par un trompeur étalage de sévérité, ils ajoutent l'hypocrisie au désordre. Ce sont des meres hautaines ;

qui démentent leurs leçons par leurs exemples, & qui couvrent d'un prétexte de complaisance, une pente secrète vers des amusemens qu'elles n'ont pas toujours condamnés. Ce sont des vieillards, souvent féroces dans leurs foyers; plus irrités de leur foiblesse, que délabusés des plaisirs auxquels ils souïrent encore.

UN exercice modéré est utile sans doute: il met les esprits en jeu; il les distribue avec une juste mesure, qui maintient cette correspondance & ce ressort, qui, en conservant la force du corps, font le moins sentir à l'ame sa dépendance.

LA différence des tempéramens peut servir à marquer la différence du choix. Les plaisirs de l'homme fort & robuste conviendroient-ils à celui qui cherche à affermir sa santé? ce qui délasse l'un, accableroit l'autre. Le délassement après le travail est indispensable: eh! quel délassement que celui qui engage à faire un nouvel essai de ses forces! Les jeux du sage portent le caractère de toutes ses actions; la même loi qui lui a tracé ses devoirs, lui a marqué ses plaisirs. Ses

délassemens lui seront aussi utiles que ses travaux ; ils lui seront aussi honorables que ses services. On a vû des héros plus grands encore dans leur vie privée, qu'à la tête des armées victorieuses.

QUEL spectacle ! un vieillard qui soupire auprès d'une jeune personne ! ceux qui sollicitèrent Susanne, n'étoient pas moins ridicules que criminels.

Tous les états, tous les âges sont à peu près également atteints de cette manie si humiliante pour la raison, qui a fait du jeu presque le seul lien de la société : elle a enchaîné les talens, confondu le mérite ; souvent elle a rendu la beauté funeste & la sagesse impuissante. L'ignorance l'a introduite, l'habitude la maintient, l'espoir du gain la fortifie : manie toujours dangereuse, honteuse principalement dans la vieillesse.

QUEL scandale de voir dans des mains tremblantes les frères instrumens d'un amusement toujours frivole, souvent pernicieux ! Ces mains, mal guidées par des yeux presque éteints, cherchent en tâtonnant une proie qui leur échape ! Quel scandale de voir des hommes, qui bien-tôt ne seront plus, abandonner avec

inquiétude, ou recueillir avec avidité, les fruits dangereux d'une victoire mal assurée!

UNE vieilleſſe honorable eſt la récompſe du ſage: mais elle ne ſauroit l'être, ſi elle traîne après elle le cortège de l'adoleſcence: de même, ce qui eſt un juſte aſſortiment de la grandeur, devient un appareil indécent dans les rangs inférieurs.

IL eſt un ordre politique marqué par la naiſſance, par les dignités, & ſi l'on veut, par la fortune; que les révolutions ont épargné, que la raiſon autoriſe, & que l'envie même reſpecte. Il en réſulte une juſte ſubordination, qui doit régner dans toutes les conjonctures de la vie. Les degrés ne ſont pas déterminés avec une préciſion exacte: mais l'ordre général ſubſiſte; rien n'eſt ſi aiſé que d'en faire l'application. La nature ou l'éducation nous aſſignent à chacun notre place; on ne peut l'abandonner, ſans s'expoſer à être repris. C'eſt comme un poſte que la Sageſſe nous confié: il n'en eſt point qu'on puiſſe appeller honteux; la maniere de le garder en fait le déshonneur ou la gloire.

§. LE plaifir doit ſuivre le travail; il en prend ce qu'il y a de viſ & de delici-

eux. L'ame, après avoir demeuré long-tems repliée sur elle-même, pour demêler ses idées ; long-tems opéré pour les assortir , & leur donner cette suite qui fait leur force & leur beauté ; fatiguée enfin qu'on me permette de le dire , de cette attitude pénible, cherche à se soulag-er. Le spectacle de la nature toujourns varié & toujourns nouveau ; des jeux nobles , bien choisis & bien conduits, lui aident à se déployer sans efforts : elle est d'autant plus sensible, qu'ils lui sont devenus nécessaires. Gardons-nous de les prévenir ; n'affoiblissions point l'impression des plaisirs, en les anticipant. Ceux qu'on cherche & qu'on s'est promis, nous trompent souvent ; ceux que le travail n'a point précédés, ou qu'il n'interrompt pas perdent beaucoup de leur prix ; ils se nuisent par leur continuité même.

LE sage ne se permet le plaisir , que lorsqu'il se sent forcé à se défendre le travail. Cette conduite s'accorde avec notre foiblesse. N'employons point ce prétexte de foiblesse pour nous dispenser du travail, & pour excuser notre goût immodéré pour le plaisir. Notre foiblesse même le condamne : nous sommes trop

foibles pour travailler toujours & pour ne travailler jamais. Egalement incapables de soutenir le plaisir & le travail sans interruption, une sage variété doit remplir nos jours; un épuisement presque irréparable est la suite nécessaire d'un travail excessif. L'habitude au plaisir, constante, continue, produit bien-tôt le dégoût, qu'on ne peut plus corriger que par l'excès. C'est à quoi se trouvent entraînés ceux, qui devenus presque insensibles au plaisir, par l'habitude, sont contraints, pour piquer leur goût & pour réveiller leur curiosité, de donner dans des excès qui dégradent l'humanité

RECONNOISSEZ-VOUS l'homme à ces *le monde*  
 défis puériles, qui altèrent la gaieté *est devenu*  
 modérée des festins; à ces défis proposés *par un capitaine*  
 avec une audace ridicule, acceptés avec *que ce ne sont*  
 une intrépidité méprisante, où il est éga- *les*  
 lement honteux de vaincre & d'être vain- *deux officiers*  
 cu: combat scandaleux, engagé par la *mal élevés et*  
 licence & par là folle joie, soutenu par *les étudiants*  
 l'aveugle confiance & par la brutalité, & *qui se contentent*  
 qui finit presque toujours par enchaîner *dans le cas*  
 les sens & par éteindre la raison?

RECONNOISSEZ-VOUS l'homme, lorsqu'on vous le montre exposant aux coups

du sort une fortune assurée, & attendant follement de la Divinité qui y préside, des faveurs qui ne serviroient qu'à exciter de nouveaux desirs? Pour obtenir ses dons empoisonnés, il lui immole avec fureur le fruit de ses travaux & l'héritage de ses peres. Agité des plus violentes passions, il porte d'une main tremblante sur ses profanes autels, la dernière offrande, qui soudain est dévorée à ses yeux: un feu brûlant, un affreux désespoir, déchirent son ame, qui désormais sans frein & sans guide, ose accuser de son malheur l'auteur de son être.

DE PLOrables excès! débordemens honteux, qui accablent l'ame, qui l'avilissent! Les plaisirs excessifs la plongent dans un sommeil létargique, ou ne la réveillent que par la rage, & par la fureur.

LES plaisirs modérés lui rendent son activité; ils lui donnent de légères secousses, qui lui font reprendre son assiette accoutumée. Ils y répandent cette douceur, cette sérénité, ce calme délicieux qui caractérisent le vrai bonheur. Si le sage tente le sort, il faut qu'il puisse rire de ses caprices. Dans les fêtes, dans les festins, il ne doit s'ouvrir qu'à la joie de rassemb-

rassembler des amis qu'une juste estime *les sage doit*  
lui rend toujours plus chers. Les amours *éviter ces*  
doivent seulement folâtrer devant lui, & *amours comme*  
n'oser jamais le menacer de leurs traits; *un bûcher*  
s'il voit naître leur témérité, il leur é- *Danger*  
chappe par la fuite; la prudence supplée *le tout*  
à la force. *le savoir pour s'attacher avec trop de constance*

§. ON voit des gens, qui font comme un peuple à part, qui semblent avoir un droit exclusif sur le plaisir, & regarder les autres hommes comme uniquement destinés à être les spectateurs de leur joie factueuse, ou comme assujettis à la nécessité d'y contribuer. Espece bisarre qui donne un spectacle continuel, qui ne sert la société que par son luxe, qui la pare & ne la fortifie pas. Ces gens bruyans & frivoles, qui semblent ne vivre que pour le plaisir, sont cependant moins amusés que ceux qui ne peuvent que travailler; tout occupés qu'ils paroissent, il y a plus de vuide dans leur vie, plus d'ennui, que dans la vie du reclus dont la solitude les étonne, les effraye, ou leur fait pitié. Remplis d'idées flatteuses, souvent chimériques, & dont ils font le jouet éternel, le projet d'un plaisir prend sur la jouissance d'un autre. Le plaisir, l'idée

du plaisir, les moyens de s'en procurer, quels qu'ils soient, c'est pour eux le fond de la vie. On n'entend que ce cri dans cette milice de la volupté; c'est le ton des gens du monde & le mot de la plûpart des énigmes qui les occupent.

COMME les plaisirs tels qu'on les goûte communément, sont faux, ou imparfaits, nos voluptueux tâchent de se refaire de l'un par l'autre. Ils cherchent dans de nouveaux amusemens, la satisfaction qui leur échappe. Jamais tant de détours, tant de subtilité, tant d'adresse: ils n'en employeroient pas davantage pour arriver à des postes élevés, à une fortune éclatante. Ils n'imagineroient pas que c'est dans l'étude, dans le travail, qu'il faut chercher ce sel qui relève les plaisirs, & qui en est le véritable assaisonnement. Paradoxe insoutenable, disent-ils; morale subalterne, qui ne peut s'adresser qu'au pédant ou au bourgeois. Ainsi, le soin du domestique, les bienfaisances du monde, les affaires, les lectures utiles, les conversations soutenues, sont des diversions fâcheuses qui les irritent, des devoirs importuns dont ils gémissent.

ILS prétendent à la vénération des hom-

mes, & ils ne font rien pour gagner leur estime, qui en est le vrai gage & l'unique fondement. La médiocrité, ou l'abus de leurs talens, les rend inutiles ou dangereux. Voilà les hommes: ils abusent de tout; ils altèrent tout; ils portent la corruption jusques dans la source même de leur bonheur; & de-là elle se répand sur leurs plus beaux jours. *en une seule grande vérité*

\*\*\*\*\*

CHAPITRE X.

*Réflexions critiques.*

LA Critique, comme l'Anatomie, est parvenue à un point de finesse & de précision, qui fait bien honneur à notre siècle: mais, par je ne sais quelle fatalité attachée aux goûts dominans, comme aux modes nouvelles, trop de gens s'en mêlent, & tout se corrompt. La critique est le droit des connoisseurs: comment se conduire avec ceux qui veulent passer pour l'être?

PARMI ceux-ci, qui n'ont ni goût ni méthode, il y en a qui, pour se faire une réputation avantageuse, prennent le

parti de tout loïer, d'autres de tout blâmer: quel cas ferons-nous de la complaisance des uns & de la mauvaise humeur des autres? J'ai connu un homme qui croyoit de bonne foi que tout ce qui étoit imprimé, étoit bon. Quel homme citez-vous là, dira-t-on? cette naïveté a-t-elle bien des exemples? Mais cette fausse délicatesse: qui réproûve tout, est-elle plus respectable? Ces faux juges usurpent une réputation qu'ils devroient craindre; car quelqu'un ne leur demendera-t-il pas raison de leurs jugemens?

Où sont donc les connoisseurs? Ils sont par-tout où il y a des lumieres & de la candeur: ce sont ceux qui parlent le moins, qui admirent peu, mais qui sont frappés du grand; qui louent avec plaisir ce qui est bon, qui blâment ce qui est mauvais, mais sans aigreur; qui excusent les négligences, qui pardonnent les méprises, & qui savent que si l'homme peut s'élever quelquefois au-dessus de lui-même, il retombe plus souvent encore, pour payer tribut à l'erreur.

§. N.... demande qu'on justifie une expression heureuse, & qui paroît hardie; en connoit-il la beauté? Quand on cher-

che la raison du plaisir, on n'y est guere sensible.

§. ENTREPRENDRE d'ôter à la Langue Française ses hardiesses, sa liberté, n'est-ce pas méconnoître son génie, ou travailler à le détruire ?

C'EST le propre d'une Langue vivante, & un de ses avantages, de s'enrichir tous les jours, par les tours nouveaux que les génies heureux lui fournissent. Exiger qu'on rende raison géométriquement des rapports que l'imagination décele, c'est avoüer qu'on ne les a point sentis.

PROSCRIRE d'avance tous les tours qui n'ont pas été employés, & ne recevoir que les expressions connues ; c'est resserrer le génie, l'étouffer, & introduire dans la littérature une froideur & une sécheresse, qui la feroient bien-tôt tomber dans la langueur. Il est certain que tout n'est pas dit ; il est encore plus vrai que toutes les manieres de dire, si j'ose m'exprimer ainsi, que routes les combinaisons & les développemens des idées connues, ou dont le germe est dans notre ame, ne sont pas épuisés, & ne le seront jamais. Pourquoi donc renvoy-

er sans cesse les Ecrivains modernes à l'imitation? Les grands génies s'en sont passés; c'étoit leur privilège. Homere, Corneille, Bossuet, n'ont imité personne. S'il est utile, pour former son goût, d'avoir étudié les bons modeles; pour devenir modele soi-même, & pour travailler de génie, il est également nécessaire de les oublier.

*De l'imitation  
le contraire*

§. O S E R O I S - je avancer une décision qui paroîtra révoltante aux admirateurs outrés de l'illustre Racine? C'est que Corneille l'emporte sur lui, non seulement par la grandeur des sentimens, par la hauteur des idées, & conséquemment par la force du style, mais encore par la pureté de la diction; je veux dire: que Corneille, quoiqu'il emploie souvent des phrases surannées, qui étoient d'usage lorsqu'il commença d'écrire, viole moins fréquemment la pureté de la Langue, que Racine, quoique celui-ci paroisse observer une élégance plus continue. Qu'on ne se prévienne point sur cela; la discussion seule doit fixer notre jugement, chacun peut la faire. Si l'on paroît s'être réuni à prononcer en faveur de Racine sur l'élégance & la pureté du langage,

e'est qu'étant communément plus clair que Corneille, il exige moins d'application. Or on ne s'avise point de chercher des fautes dans un Ecrivain, qui se fait entendre à tout le monde, qui plaît & qui intéresse. On a raison de tenir cette conduite à l'égard de Racine: mais on n'en doit rien conclurre au désavantage de Corneille, qui maîtrisoit la rime que Racine cherchoit; ce qui lui a fait souvent employer des tours vicieux, & des expressions irrégulieres, quoique ses idées soient presque toujours sensibles & suffisamment développées.

§. LES Romans, lorsqu'ils sont bien écrits, peuvent servir à former le goût à certains égards: mais ils gâtent le cœur d'autant plus sûrement, qu'ils l'attaquent par le plaisir. La lecture des mauvais Romans est une peste pour l'esprit & pour le cœur.

CEUX mêmes où l'on a prodigué les graces du style, font-ils toujours bien dignes de l'accueil éclatant qu'on leur fait? Ces ouvrages qui nous assaillent de toutes parts, fruits informes d'une imagination peu réglée; ouvrages frivoles, où une séduction grossiere, mais dégui-

ſée par l'artifice de la parole, tient la place du vrai, auquel on ne ſubſtitue pas même le vraisſemblable; qui bleſſent les mœurs & qui offenſent la raiſon; qui, forcés de ſe cacher, & ne pouvant ſoutenir les regards du Soleil, attirent malheureuſement une curioſité imprudente, qui les arrache à leurs ténèbres: ces enfans ſans nom & ſans aveu, qui deviennent précieux en quelque ſorte par leur obſcurité même, font auſſi peu d'honneur à ceux qui les protegent, qu'à ceux qui les ont produits. Ces Auteurs, ſ'ils ſont dignes de ce nom, corrompent leurs Lecteurs par leurs livres; & les Lecteurs, à leur tour, achevent de perdre ces Auteurs par leurs éloges.

QUELLE perte pour la République des Lettres; quels regrets pour les cœurs bienfaits, que des gens, qui ont des talens marqués & des reſſources dans l'eſprit, les aviliſſent en les appliquant à de tels objets! Ils plaiſent néanmoins; & comme on veut juſtifier ſes préférences, on contraint ſon gout, on le plie, on l'aſſujettit, on le force d'aquieſcer à ſes caprices: il ſ'y habitue, il ſ'altère, il ne ſent plus ſes mépri-

tes, & les beautés solides tombent dans la disgrâce.

§. LES Auteurs qui ne travaillent que pour plaire, ou que pour toucher; ceux qui ne parlent ni Grec ni Hébreu, qui ne parlent qu'à l'esprit ou à la raison, & surtout ceux qui intéressent le cœur, sont jugés plus universellement: leurs ouvrages, quelque sublimes qu'ils soient, sont, du moins en partie, à la portée du plus grand nombre. Le goût & le sentiment sont de la nature: ces facultés ne s'acquièrent point, mais elles s'épurent; & comme il y a une certaine habitude qui perfectionne le goût, il y a aussi des situations très-connues, qui préparent à l'émotion, & qui exercent le sentiment.

§. LES Poètes sont nés ce qu'ils sont, disent les Poètes. Selon eux, pour être Poète, il faut parler le langage des Dieux, & les faire agir. Jupiter, Bacchus, Cérès, Phébus, Vulcain, Pan, Mercure, & les autres Personnages imaginaires, doivent animer & conduire toutes leurs machines. Or il est impossible d'être né avec l'idée de ces fictions, & il ne seroit pas raisonnable de le prétendre: il n'est

donc pas possible qu'on naisse Poète dans ce sens là.

JE suis cependant persuadé qu'on naît Poète, comme on naît Orateur, Peintre, Sculpteur; & je tire de cette persuasion une autre conséquence, c'est que ni Neptune, ni Thétis, ni les Tritons, ni les Nymphes, ni les Néréides, ni les Driades, ni les Hamadriades, ne sont point nécessaires aux Orateurs, aux Poètes, ni aux Sculpteurs, pour instruire & pour plaire.

IL faut excepter les Poèmes lyriques, & surtout les Opéra, genre nouveau & singulier, qui ne ressemble à rien, & à quoi rien ne ressemble; où l'on sacrifie tout au plaisir des yeux & de l'oreille, & qui est devenu sans conséquence pour la raison.

JE ne nie pas que les fictions des Poètes, lorsqu'elles sont appliqués avec art aux sujets qui en sont susceptibles, ne répandent beaucoup d'agrément sur les ouvrages de Poésie & même sur les ouvrages de Prose, où l'allégorie & la fiction sont employées: mais il ne faut pas en abuser; & d'ailleurs, est-ce bien là ce qu'on nomme proprement de la Poésie?

*C'est le crime des Poètes*, a-t-on dit mille fois, *Et non celui de la Poësie* : c'est en vérité une illusion volontaire, que cette apologie qu'on donne pour satisfaisante. Si, pour parler le langage de la Poësie, il faut remplir sa tête & ses écrits des folles allégories & des fictions insipides, qui trop souvent en constituent le fond; c'est bien autant le crime de l'art, ou plutôt le vice de l'art, que le crime des Artistes.

CEPENDANT la Poësie est un art divin : elle a été consacrée par Moyse & par le Roi Prophete, à célébrer le Créateur de l'Univers & ses ouvrages. Les Dieux du Paganisme n'en doivent donc pas être les héros; ni les fictions ridicules de leurs Poètes en fournir les merveilles. La vraie Poësie consiste à peindre la nature; c'est la nature mise en images. Or que peuvent servir à cela les folles imaginations des Poètes, qui la défigurent ?

CEUX qui frondent la Poësie, font, dit-on, soupçonner qu'ils n'en ont pas reçu l'esprit : ne pourroit-on pas soupçonner aussi ceux qui la louent trop, de vouloir faire croire qu'ils en sont remplis ?

LES grands Poètes des siècles d'Auguste & de Louis le Grand, ont fait d'excellens ouvrages de Poësie. Ils ont donné des modeles, & n'ont point refroidi ou abaissé leur esprit à donner des préceptes sur un art qui n'en comporte guere. La plûpart de nos Poètes, j'excepte ceux qui soutiennent le Théâtre, s'épuisent à donner des préceptes, à prescrire des regles, à établir des principes, à faire des censures aigres & chagrines, & en composant beaucoup de vers, ne donnent point d'ouvrages de Poësie. Horace & Despréaux ont recueilli en peu de mots toutes les leçons qu'on peut prendre dans l'étude des modeles. Ceux qui en ont donné depuis, les ont copiés, ou se font écartés du vrai. Après eux, il n'est plus question que d'envisager la nature, de prendre le pinceau, & se laisser conduire par son génie. Des avis raisonnés, des maximes en vers ne font point de la Poësie, & ne prouvent pas un Poète. Quoiqu'ils affectent presque tous beaucoup de dédain pour le style de la Prose, je ne connois point de versification de nos Poètes Législateurs, j'ai

presque dit Précepteurs, dont le style soit, je ne dis pas aussi raisonnable, aussi net, aussi fort, mais pas même aussi noble, aussi varié, aussi flateur, où il y ait autant de *beau idéal*, autant d'*harmonie imitative*, que dans la Prose de M. Bossuet, & dans celle de M. de Fénelon. Eh! quelle différence pour le vrai simple, pour l'*harmonie mécanique*, en un mot pour la vérité & la justesse!

§. HORACE est un Poète Philosophe, qu'il faut lire, plus pour les choses que pour l'expression.

VIRGILE est un Poète Peintre, qui attache plus par le coloris que par les traits, plus par l'expression que par les choses.

LE premier avoit un esprit d'une meilleure trempe: l'autre avoit plus de talent, & plus l'air de génie.

§. LA facilité à bien écrire, soit en vers, soit en prose, tient de l'inspiration: l'habitude seule ne la donne pas; elle vient du génie.

§. LES gens d'esprit qui connoissent le monde, & qui ont une idée juste des talens, conviennent que les bons Le-

Œteurs sont très-rares ; je croirois même plus difficile de trouver des gens qui lisent bien la prose dans le ton de ses divers genres, que de ceux qui lisent bien les vers, où l'on est soutenu par la mesure, par la rime, & par une cadence marquée. Quoi qu'il en soit à cet égard, il est certain qu'il n'est pas aisé de trouver de bons Lecteurs. Cependant si l'on admettoit comme tels tous ceux qui s'empresstent à lire dans les occasions, & qui par-là semblent se donner pour modèles de ce talent précieux, quoique médiocre en soi, on s'exposeroit à désavouer en détail ce qu'on a affirmé en gros. La complaisance ne doit pas encourager la présomption. Un mauvais Lecteur porte toujours avec soi l'instrument de son supplice.

§. LES Contempteurs, ou plutôt les Juges trop rigoureux des Anciens, blâment quelquefois ce qu'ils n'entendent point, soit dans l'expression, soit dans les usages & les mœurs du tems : les partisans outrés des Anciens admirent bien aussi souvent ce qu'ils n'entendent pas davantage.

§. HORACE recommandoit \* la lecture des Anciens, & surtout des Grecs. Cependant les contemporains d'Horace, & Horace lui-même, sont les Anciens que nous estimons le plus. Il faut qu'il y ait quelque mécompte de part ou d'autre. Il ne dit rien d'Ovide, il n'a point loué Virgile, il n'estimoit point Plaute: étoit-il donc alors, comme aujourd'hui, du bon air de ne point paroître frappé du mérite & des talens des gens avec qui l'on vivoit? Etoit-il également nécessaire, pour s'attirer quelque considération dans le monde, d'être mort, & de ne pouvoir plus la justifier ou la soutenir par quelques productions nouvelles? Falloit-il au moins être étranger; & au défaut de l'éloignement des tems, la distance des lieux étoit-elle une circonstance essentielle pour consacrer la gloire des bons Auteurs?

\* *Vos exemplaria Græca  
Nocturna versate manu, versate diurna.*  
Art. Poët.

*Nunc veterum libris, nunc . . . . .  
Ducere sollicitæ jucunda oblivis vitæ . . .*  
Sat. 6. lib. 2.

§. POUR avoir le droit d'alléguer les gens de goût & les connoisseurs, & de les opposer à certains autres qui jugent par eux-mêmes, il faudroit se connoître en gens de goût & en connoisseurs; ce seroit à peu près se connoître à la chose.

\* \* \* \* \*

## CHAPITRE XI.

### *De la Noblesse.*

Et siquidem longæ vitæ erunt, in nihilum computabuntur, & sine honore erit novissima senectus illorum. *Sap. 3. 17.*

LA Noblesse est une prérogative flatueuse, qui élève ceux qui l'ont méritée, au-dessus du reste des hommes, à mesure que leur vertu les en a distingués: elle a cela de particulier, qu'elle tient au nom & non à la personne. Elle passe aux enfans avec le nom de leurs peres: mais c'est une succession honorable qu'il faut répudier, si on ne veut pas la recevoir avec toutes ses charges, & qui exige de celui qui veut la conserver avec honneur, autant de mérite & de vertu que de celui qui l'a acquise.

LES

LES récompenses suivent communement les actions, & la reconnoissance attend les services. Ici, cet ordre qui semble si naturel, est renversé. La Noblesse qui est la récompense de la vertu, n'a pas attendu qu'elle fût dûe: elle s'offre pour être méritée: ainsi ce n'est pas seulement par émulation, c'est encore par reconnoissance que l'on travaille; ce ne sont pas des services que l'on rend, c'est une dette que l'on paye.

LES Princes, en récompensant la vertu par la Noblesse, semblent avoir deux vûes générales, toutes deux également louïables: l'une de récompenser la vertu, l'autre d'exciter par ces actes de justice, l'émulation de leurs Sujets. Un homme noble qui est insensible à des motifs si pressans, trahit le Prince, trompe la Loi, & marque un dégoût pour la vertu de ses ayeux, qui fait que la Noblesse, qui en a été le fruit, ne sauroit lui faire honneur. Il abuse de la plus magnifique de toutes les pérogatives. Il profane ces titres glorieux qu'il a reçûs de ses peres, à qui ils coûterent jadis tant de travaux: il néglige de cultiver la portion la plus précieuse de l'héritage qu'ils lui ont laissé.

H

J'y trouve d'ailleurs une double ingratitude, qui est de tous les vices le plus bas & le moins pardonné; ingratitude envers leurs prédécesseurs, dont ils déshonorent le nom; ingratitude envers leur patrie qu'ils privent d'un appui & d'un défenseur, quoiqu'elle leur conserve leurs privilèges.

PEUT-ÊTRE pensiez-vous qu'ils y avoient renoncé; & à des sentimens si peu nobles, vous ne vous attendiez pas de voir un opiniâtre entêtement de Noblesse? détrompez-vous. Ils ne cessent de rappeler le souvenir de ces hommes illustres dont ils flétrissent la mémoire: ils nous racontent leurs exploits, ils nous parlent de leur vertu, sans songer qu'ils se punissent ainsi de leur lâcheté par une comparaison qui en fait la censure.

RIEN ne leur manque de ces dehors éclatans, & de cet appareil de grandeur qui leur est si cher: semblables à ces Philosophes fastueux qui affectoient l'ajustement & le maintien des vrais Philosophes; faux sages, nobles usurpateurs, dont le vain extérieur n'impose qu'à la multitude.

QUELQUE dignes d'estime que soient

ceux qui conservent pure & entière à leurs descendans, après l'avoir soutenue avec honneur, la noblesse qu'ils reçurent de leurs Ancêtres, il est encore plus glorieux de transmettre une noblesse que l'on ne doit qu'à soi-même. Il n'est pas permis de douter qu'il n'y ait plus de mérite à relever une naissance obscure, par sa propre vertu, qu'à montrer des sentimens qui répondent à l'éclat d'une illustre origine.

L'UN n'est pas toujours le fruit de la vertu; ce n'est souvent que l'effet ou de l'impression que font sur l'esprit les exemples domestiques d'une vertu couronnée, ou d'une heureuse éducation qui ôte le mérite du choix.

L'AUTRE est nécessairement une inspiration, un conseil de la vertu, qui seule, sans appui, & par sa propre force, crée ces sentimens nobles & élevés, opere ces prodiges que nous admirons; on les doit à une détermination libre de la volonté, qui ne s'est livrée à la vertu, que pour la beauté de la vertu même.

MAIS que dirons-nous de ces hommes qui sans respect pour la mémoire de leurs ayeux, sans affection pour leur patrie,

sans générosité, sans gout pour la vertu, sans égard pour leur postérité, laissent périr dans le sein d'une criminelle oisiveté, le fruit glorieux des plus pénibles travaux, & regardent avec une indifférence stupide, les progrès éclatans de leurs contemporains & de leurs semblables ? comme si une gloire étrangère donnoit droit à un repos qu'on n'a pas mérité ; comme si la condition de ceux qui succèdent à des héros, devoit être meilleure que celle des héros eux-mêmes, & que l'on put jouir de tous les honneurs de l'héroïsme, sans en avoir surmonté les difficultés. Combien n'y en a-t-il pas dans notre siècle ?

\*\*\*\*\*

## C H A P I T R E XII.

### *Pensées Philosophiques.*

§. **Q**U'EST-CE que l'esprit ? C'est un feu dévorant, à qui tout sert de pâture ; qui cherche à briller, à éclater sans mesure, & souvent sans bienfaisance. C'est une puissance fougueuse, qui livrée à elle-même, s'égaré sans cesse, & qui après bien des écarts, s'épuise enfin, & tombe dans une sorte d'anéantissement.

Egalement curieux & indocile, l'esprit ose tout sonder, veut tout pénétrer; tout l'humilie; à chaque pas il touche à ses bornes, & il voudroit embrasser tous les êtres. Puissance orgueilleuse & intempérante, qui sacrifie à son ivresse & à la renommée, le repos de l'humanité, son honneur, ses mœurs, sa réputation, & toute vertu!

QU'EST-CE que la raison? C'est cette lumière pure qui nous découvre les moyens qui peuvent lever les difficultés, ou les adoucir, & la voie la plus sûre pour arriver à notre but. Elle est un frein qui captive les caprices l'humeur, & la fougue des passions; un guide sage & ferme, qui regle l'essor impétueux de l'imagination, qui réprime les attentats de l'esprit: elle est cette amie fidèle qui nous inspire toujours une juste préférence pour ce qui nous est plus honorable ou plus utile, & qui nous fait sentir le danger de ces liaisons funestes, qui sous le nom d'amitié, nous font partager la honte ou le malheur d'autrui, en nous associant à leurs désordres.

§. ON doit plaire & se rendre utile: on ne peut être utile que par la raison, par-

ce qu'elle seule a la force de rendre à un but déterminé par des moyens convenables & des principes certains. On ne peut plaire sans elle qu'à un certain ordre de gens qui ne méritent pas le sacrifice qu'on leur feroit de sa raison, & dont il est dangereux de rechercher le suffrage.

§. CES Physiciens religieux qui abusant de leurs recherches pour abaisser l'orgueil des gens de génie, & pour attaquer la présomption que les talens inspirent quelquefois, remontent à leur origine, & le prennent uniquement de la conformation des organes, de la disposition du cerveau, de la force des fibres, de la chaleur du sang, & qui rapportent à la combinaison de ces parties la différence des esprits; ont-ils bien pensé à toute l'étendue de leur principe? ont-ils vû toutes les conséquences qui en naissent? les vertus de tempérament n'y sont-elles pas aussi nécessairement enveloppées que les talens naturels? Réduire ainsi bassément les opérations les plus sublimes de l'entendement, à un mécanisme pur, n'est-ce pas les dégrader, les avilir, les méconnoître, en oublier l'origine céleste, dont les ressorts nous

sont cachés? C'est de cette même source divine que découlent sur le genre humain, les lumieres, les talens, & les vertus. Ils sont tous des dons de Dieu; ces dons ne sont point faits à tous, on le fait bien: ceux qui les possèdent, ne doivent point s'en enorgueillir, puisqu'ils sont un don; ni chercher à les rabaisser, en tatonnant en aveugles, pour en découvrir le mécanisme, par une ingrate curiosité. On fait d'où ils nous viennent; & à qui nous devons en rapporter la gloire: mais on ignore comment ils nous viennent, & comment on peut les conserver.

PERSONNE n'ignore qu'on ne puisse les perdre: mais c'est souvent par notre faute, & toujours par une économie impénétrable à nos foibles regards. Il est vrai qu'une maladie qui aura changé la qualité de notre sang, & altéré l'harmonie des fibres de notre cerveau, peut éteindre sans ressource les lumieres de l'entendement, & effacer les impressions qu'une longue étude y auroit gravées: mais n'est-il pas également vrai, qu'un accident de même espece peut troubler notre raison, combler pour quelques momens, & peut-être pour toujours, les traces de la vertu

dans nos cœurs; & faire commettre des crimes à l'homme en apparence le plus confirmé dans la pratique de ses devoirs? Ce dernier renversement, bien plus déplorable & plus humiliant que le premier, est encore plus fréquent, quoiqu'ils soient l'un & l'autre assez rares.

LES mêmes hasards favorisent ou combattent les talens naturels, & les vertus de tempérament: l'éducation, les sociétés, les climats divers, les mœurs du pays où l'on habite, tout y nuit, tout y sert; tous les étend ou les fortifie, les altère ou les détruit.

§. LES abeilles sont étonnantes, dit-on, & leur art passe tout l'art des hommes, dont les montres sont les chefs-d'œuvre. J'en demeure d'accord, si l'on veut même à l'égard des castors & des éléphants: mais qu'on y prenne garde. Ce que ces animaux font de si admirable, ils ne peuvent s'empêcher de le faire, c'est en eux un instinct nécessaire qui les domine, qu'ils ne menent point, & dont ils ne sont point les maîtres, dont ils ne sont que les instrumens & les ministres: ils sont merveilleux par nature, & comme malgré eux; on ne leur doit pas plus d'éloges

pour leurs opérations uniformes & régulières, qu'on en doit aux arbres qui portent des fleurs & des fruits, & au Soleil de ce qu'il éclaire la terre. Leur méthode n'a que l'air de génie: mais que seroit-ce qu'un génie qui répéteroit toujours la même image?

§. LA Philosophie a quelques traits de la Religion: toutes deux célèbrent la vertu, & condamnent le vice; toutes deux enseignent à mépriser le luxe, le faste, les vains plaisirs: l'une & l'autre renoncent aux emplois & à la puissance. Les richesses leur sont à charge, & les applaudissemens les importunent; elles sont au-dessus de l'opinion & des préjugés; elles rapportent tout à la Vérité éternelle. Elles n'offensent personne, & elles savent endurer les injures qu'on leur fait; elles reçoivent à peu près du même œil, la bonne & la mauvaise fortune, & en tirent les mêmes avantages.

LA Religion a ses allarmes, & la Philosophie ses précautions. Dans les occasions d'épreuve, le vrai Chrétien, malgré une sainte confiance, se défie de ses propres forces, & malgré l'espoir de la victoire, craint toujours de succomber.

Le Philosophe se roidit pour résister; l'un & l'autre fondent leur mépris, ou leur courage, sur le peu de valeur des biens enchanteurs qui leur sont offerts: ils savent les rejeter, parce qu'ils savent les mépriser; avec cette différence, que l'un porte son sacrifice au trône de Dieu, & que l'autre le fait à sa raison. Tous les deux veulent avoir l'esprit libre, & l'ame tranquile.

LES vertus du Chrétien & celles du Philosophe, sont la modestie, la simplicité, la modération, la prudence, la sincérité, la fermeté mâle à dire la vérité, la haine de la flaterie, l'amour du travail, de l'étude, & de la contemplation: voilà en partie les vertus qui leur sont communes.

SI les gens du monde entendoient bien leurs intérêts, le vrai Chrétien & le Philosophe seroient plus de leur goûts. Ils devroient les aimer davantage: ils ne les trouvent jamais en concurrence; ils ne les voyent point leur disputer les biens, ni les distinctions qu'ils recherchent si avidement, ni même les suffrages de la multitude dont ils sont si idolâtres.

§. Les disgrâces où tombent les favoris des Rois, sont de la nature des signes

& des prodiges, dont on voit les effets merveilleux & dont on éprouve la puissance, sans en pouvoir pénétrer les causes.

§. TACITE a dit de Galba, qu'il étoit plutôt sans vices, que vertueux. Des motifs de bienfiance, ou de politique, dérobent les vertus ou cachent les vices: mille circonstances qu'il est impossible de marquer, peuvent rendre ces déguisemens nécessaires, suivant les maximes du monde: mais l'ame ne se tient point dans cette neutralité. La lumière naturelle lui a découvert le bien & le mal: il faut qu'elle approuve, ou qu'elle condamne; qu'elle résiste, ou qu'elle se rende.

Si, pour être véritablement vicieux, il falloit des vices grossiers, & des forfaits fletrissans; si, d'un autre côté, les vertus devoient être nécessairement éclatantes, & un héroïsme Chrétien ou Philosophique, on pourroit dire que les hommes ne sont communément ni vicieux, ni vertueux: soit crainte, soit éducation, ils se garantissent pour la plûpart de l'infamie publique, & les exemples d'une vertu sublime ne sont que trop rares. Mais comme les plus grandes vertus n'ont guere d'autre récompense que la gloire

du bon témoignage que l'on peut se rendre à soi-même, & qu'à peine laisse-t-on tomber quelques bienfaits sur celles qui sont utiles à la patrie: de même les vices les plus crians demeurent impunis; l'on ne réprime que ceux qui attaquent le repos de la société comme le vol, le meurtre, &c. Mais l'envie, l'ingratitude, la trahison, la perfidie, qui ne blessent que les particuliers, sont abandonnées à leur mépris ou à leur générosité.

§. LA joie & la douleur nous rendent extrêmement délicats. L'on ne dit rien impunément aux personnes qui sont dans l'une de ces deux situations: on les flatte, ou on les irrite. Elles ont donc cela de commun entr'elles, qu'elles rendent sensible aux atteintes les plus légères, & attentif aux démonstrations les plus imperceptibles en bonne ou en mauvaise part. Ce qui doit paroître surprenant, c'est que cette attention ne soit point troublée par l'agitation & le désordre que ces deux passions produisent dans l'ame,

§. *Parlez afin que je vous voye*, n'est pas aussi absurde qu'on le dit. Les conjectures par la phisionomie ne sont pas toujours vraies, témoins Alexandre, Cor-

neille, la Fontaine M. de Turenne &c. *et Frederic*

§. J'ai quelquefois ennuyé les sots, ils me le rendent bien. *et c'est le plus grand ennui.*

§. PLUS on s'efforce de dire que les hommes ont besoin d'une bonne éducation; plus on s'applique à la leur donner, & mieux on prouve qu'ils sont nés sauvages; car l'éducation n'est autre chose qu'une nature artificielle, dont on veut couvrir la première.

§. L'attrait qui porte les enfans sans choix, mais par un instinct aveugle, vers ce qui doit leur plaire, prouve la force du penchant, & la puissance de la nature, sans le secours de l'habitude. La résistance que les vieillards sentent dans leur propre cœur, à se détacher des objets qui sont sur eux, depuis long-tems, une impression de plaisir, prouve la force de l'habitude indépendamment du penchant.

§. CEUX qui, pour donner une idée juste & précise des plaisirs, ont dit qu'ils n'étoient autre chose que nos besoins satisfaits, on plutôt donné une idée générale des biens, qu'une définition exacte des plaisirs. J'aimerois mieux les définir nos goûts satisfaits.

§. L'AMOUR propre des autres n'est

pas toujours blessé du mérite qui leur manque; il le relève quelquefois, dût-il s'en humilier. Ce sentiment s'allie avec la vanité même, & peut-être en vient-il. On compte sur les compensations. Il y a des mérites d'état auxquels on renonce sans répugnance, & qu'on est suffisamment flaté de connoître & de faire valoir: c'est y avoir part, que des'y intéresser & de les produire au grand jour. Je m'étonne que les hommes qui aiment si fort à faire parler d'eux, ne soient pas plus souvent tentés de faire des découvertes si généreuses, ne fût-ce que par vanité & pour faire honneur à leur goût.

§. CELUI qui se vante, on l'examine, on le discute, pour s'assurer s'il vaut en effet autant qu'il le promet; on lui retranchera à proportion de ce qu'il aura usurpé.

§. CELUI qui se resserre, qui se recule, on l'appelle, on l'excite pour découvrir s'il ne vaut pas mieux qu'il ne semble le sentir; on lui rendra au centuple de ce que sa modestie avoit voilé.

§. A qui est-ce à se corriger? est-ce aux censeurs, ou à ceux qu'ils censurent? Les premiers auroient-ils donc plus de

tort de se plaindre de ce qu'on fait de choquant, que les autres n'en ont de le dire; ou de le faire?

§. Un fils tendre & bien aimé, & en même tems heureux époux, s'il se voit, par un accident imprévû, forcé de quitter la vie, regrettera également sa mere & son épouse: mais par un ordre de sentiment bien divers; sa mere, moins par la peine qu'il aura de la quitter, qu'à cause de la douleur qu'elle aura de lui survivre; son épouse, moins à cause de la dissolution où il la laisse, que parce qu'il rompt pour toujours une société délicieuse, & qu'il perd des momens heureux, dont il avoit crû pouvoir jouir avec elle. En effet la perte est irréparable pour la mere, & ne l'est pas pour la jeune veuve.

§. IL est un ordre de gens estimables, qui se trouvent placés entre les Grands & le Peuple. Le Peuple qui est éloigné des Grands, ne les voit qu'en perspective; il les croit plus grands qu'ils ne sont. Les Grands sont à une prodigieuse distance du Peuple: il lui paroît plus petit & plus méprisable qu'il ne l'est en effet. Ceux qui ne sont ni Grands ni Peuple, sont au point de vûe des deux extrémités: ils les vo-

ient à une distance à peu près égale ; ils apprécient les Grands & le Peuple à leur juste valeur, & tirent parti des uns & des autres.

§. SANS vouloir faire l'apologie de la malice des hommes, ne seroit-il pas permis de dire qu'on l'a bien exagérée ? Je ne suis pas le premier qui a dit ceci ; mais un plus grand nombre encore les comparant lâchement aux brutes, s'est récrié par une déclamation fastueuse, que les bêtes respectoient leur espèce, & n'attaquoient que les plus foibles. Quelle sorte de générosité ! Croiroit-on qu'on pût prendre de cette tyrannie des animaux, une raison de les préférer aux hommes ? Mais à qui donc veut-on qu'ils s'en prennent, ces hommes, si ce n'est à leurs semblables, avec lesquels seuls les liens indissolubles de la société, les affaires, le commerce, les guerres aussi anciennes que le monde, les mêlent incessamment ? C'est de quoi nous nous plaignons, réplique-t-on ; l'ancienneté des guerres & des divisions ; le meurtre du premier frère, voilà nos argumens. Qu'est-ce que cela signifie ? que les hommes ont des passions ? ne le fait-on pas ? y a-t-il quelque puissance

sance humaine qui puisse les réprimer ? cela nous rappelle-t-il encore que les possessions ont été divisées, & que l'on a mis des limites aux champs ? Que ne les enleve-t-on ? que ne ramene-t-on ces tems heureux de l'enfance de la nature, ou plutôt de sa grande vigueur & de ses beaux jours, où tous les biens étoient communs, & la propriété ignorée ? On retrouveroit des hommes libres, sans envie, sans férocité.

FAITES le même essai sur vos brutes : lâchez une proie commune à deux lions, à deux chats, à deux chiens, je dis même aux animaux que nous renfermons dans nos ménageries ; & vous verrez comme ils respecteront leur espece.

§. C'EST une chose étrange que l'opiniâtreté, l'entêtement, & la férocité de certains hommes : j'en ai connu de qui je n'ai jamais pû arracher l'aveu de leur méprise dans les circonstances mêmes les plus frappantes & les plus sensibles : l'amour excessif de la dispute fait encore donner des gens, d'assez bon esprit d'ailleurs, dans ce travers. Quel orgueil, ou plutôt quel aveuglement, de vouloir faire consacrer une opinion, que

quelquefois le hasard seul, ou la chaleur de la conversation a fait adopter sans choix, sans précaution ? Eh ! pour quoi rant de résistance à abandonner une proposition qu'on ne peut défendre, & qu'on auroit attaquée peut-être avec emportement chez autrui ? Il me paroît aussi beau d'avoüer, sans hésiter, qu'on s'est trompé, que de ne se tromper jamais : l'un seroit plus heureux, l'autre est plus louable.

§. CEUX qui veulent donner à leur esprit les allures du génie, qui l'excitent, qui le tourmentent, qui veulent en avoir ; ceux-là n'en ont point : ceux que leur génie échauffe, agite, tourmente, ceux-là en ont.

§. QUEL étonnement, si l'on songe par combien de façons ont passé une épingle, une aiguille, avant que d'arriver à ce point de perfection qui les rend si utiles ! De même si l'on fait effort pour se rappeler toutes les formes qu'a dû prendre un riche, un homme de fortune, avant son apothéose, seroit-on tenté de le regarder comme un Dieu ?

§. ON est à peu près également disposé à faire valoir un Ecrivain qui vi-

voit plusieurs siècles avant nous, & celui qui est né à deux cens lieues de nos climats : mais comme ce jugement bisarre est réciproque entre les nations qui sont mutuellement étrangères, il arrive qu'il devient inutile contre la gloire des bons Ecrivains, qui retrouvent ailleurs ce qu'on leur refuse chez eux ; ainsi l'injustice qu'on leur fait est à pure perte.

§. LES gens de bonne foi sont naturellement confians : au contraire il est rare que ceux qui ont du penchant à soupçonner la fidélité d'autrui, soient eux-mêmes exempts de soupçons. Un honnête homme ne craint pas la fraude, & il est trompé : ceux qui n'ont que les dehors, le faste imposant, l'assurance intrépide de la probité, craignent d'être trompés, & ils trompent.

§. IL n'appartient pas à un simple particulier de prétendre à se faire aimer ; il est réduit à se faire estimer. On n'aime pas toujours les hommes que l'on admire ; ils s'en consolent parce qu'on ne peut s'empêcher de les estimer.

§. QUI est-ce qui refuse d'honorer les Grands, & ces hommes qui ont fourni une longue carrière ? Mais ces vieillards

qui n'ont fait que durer ; ces Nobles qui n'ont sù lire que leurs archives , & qui n'ont montré à leurs successeurs d'autre Logique que leurs titres , qu'en dit-on , & , surtout , qu'en pense-t-on ?

§. Ce n'est pas l'attache à la vie qui fait estimer & rechercher les Médecins : si c'étoit le seul motif de la confiance qu'on leur témoigne , elle seroit sans fondement. Il ne leur a pas été donné de prolonger la vie : mais leur art leur enseigne à maintenir la santé , qui est le bien le plus précieux de cette vie , dont nous faisons un si mauvais usage , & qu'il est non-seulement permis , mais même loüable , de préserver de ce qui peut y porter atteinte. Il est donc raisonnable de chérir , d'estimer ceux qui en connoissent les moyens , & qui s'appliquent à les multiplier.

§. ON fait cas de ce qu'on tient des gens , à proportion du cas qu'on fait des gens mêmes ; c'est ce qui rabaisse le mérite des sacrifices des gens obscurs , ou qu'on regarde comme tels , & ce qui relève le prix des plus légers présens d'un Grand , ou d'une Maitresse.

§. LE Philosophe retiré , dans ses bois

ou dans son cabinet, lorsqu'il en sort, paroît au monde plus sévère, plus rude, plus agreste. Le monde lui paroît plus frivole, plus ridicule. Après qu'il y a vécu quelque tems, on le trouve plus accessible, plus sociable, & dit-on, plus raisonnable. De son côté, il paroît moins choqué des travers des hommes. Le monde est-il devenu plus sage? non: notre Philosophe s'est un peu corrompu, il ressemble un peu au monde, il commence à y gagner quelque estime.

§. ON ne peut pas imposer avec autant de succès sur l'esprit que sur les mœurs. Les hypocrites en les vantant au dehors, quoiqu'ils les offensent en particulier, remplissent les bienséances, évitent le scandale, & trompent le grand nombre. Les fots ou les hypocrites en fait d'esprit, se déclarent dès qu'ils se montrent, & souvent sans qu'ils profèrent une seule parole.

§. LOUER toujours froidement, est une marque certaine de la médiocrité d'esprit: chacun loue ou censure à proportion de ce qu'il voit dans les objets; de-là cette lenteur, cette mollesse, ce

calme dans certains esprits, où d'autres s'animent, & sont pénétrés d'admiration.

§. Il y a de l'injustice, je dirois presque de la brutalité & de la malice, à procéder avec les gens à grands talens, selon leur état & leur naissance; ils font un ordre à part; les Grands qui vivent avec eux, l'ont décidé ainsi. Si quelques-uns se rendent indignes de cet honneur par leur conduite, ou par l'abus de leurs talens mêmes, on ne s'y méprend point.

§. LA distraction est une foiblesse de l'esprit; c'est l'impuissance d'embrasser plusieurs objets à la fois, ou un grand objet dans toute son étendue.

ON se prévient quelquefois pour les gens distraits & pour les gens timides. On suppose que les premiers sont des gens intérieurs occupés de spéculations profondes, & de recherches importantes; & l'on tient compte aux gens timides de ce qu'on veut bien croire que leur embarras leur fait perdre. Avec quelque attention, on découvreroit presque toujours que les uns ne pensent à rien, & que les autres sont déplacés.

SUR cette prévention favorable que le vulgaire prend pour les gens qui paroissent préoccupés, il arrive assez souvent qu'on rencontre de ces prétendus méditatifs qui jouent la distraction; petits esprits d'autant plus méprisables, qu'ils sont les dupes d'un faux préjugé, qui n'affecte que leurs pareils.

CES distraits artificiels, ces léthargiques de bonne volonté, qu'on les transporte autour d'une table de jeu, ou en présence du Monarque; à leur abstraction de commande, on verra succéder une attention scrupuleuse aux plus légers mouvemens & aux plus petits détails.

LE faux distrait est un homme qui se cache de lui-même. Le distrait qui ne peut s'empêcher de l'être, est celui dont l'esprit n'a ni assez de force, ni assez d'étendue, pour saisir tous les objets de ses études, & pour apprécier les circonstances où il se rencontre.

PAR la maniere dont on parle communément des gens timides, il semble qu'on soit tenté de faire une vertu de la timidité. Elle a quelquefois une source louïable, mais alors c'est de la modestie. Presque toujours la timidité, qui, lors-

*Ch. est ni  
s'im ni  
sais une  
voje pa  
de l'ont an  
ne l'œuvre  
de faire*



qu'elle est poussée à un certain point, fait le supplice des gens timides, & de ceux avec qui ils vivent; cette espece de timidité qui est très-rare, a pour principe la bêtise ou l'orgueil, & souvent l'un & l'autre, qui vont très-bien ensemble. Elle n'est pas plus une qualité du cœur, que la distraction n'est un avantage de l'esprit. Elle prend quelquefois sa source dans l'orgueil, & alors elle est ce faïffissement qui suspend les mouvemens de l'ame, à l'approche de ces momens décisifs qui, en tout genre, doivent justifier les prétentions. Elle est quelquefois l'effet de la bêtise ou de l'ignorance; c'est-à-dire, de l'impuissance absolue de payer de sa personne dans les circonstances où l'on se rencontre, ou de l'idée excessive que l'on a prise des personnes devant qui l'on va paroître.

EN général, la timidité vient ou du manque d'habitude du monde, ou du sentiment de sa propre insuffisance; du desir de faire très-bien, ou de la crainte de faire trop mal.

LA timidité dont nous parlons, est la vertu des fots; celle qu'on peut pren-

dre pour la modestie, est la vertu des gens de mérite.

IL est rare que la timidité soit feinte, comme la distraction. C'est que la distraction, comme nous l'avons dit, est quelquefois imposante, & la timidité presque toujours méprisée. Or l'orgueil ne peut guere s'abaisser jusques-là, si ce n'est ironiquement, & pour frapper de grands coups.

LA timidité est une défaite anticipée, & qui précède l'action. Un homme timide est un homme vaincu d'avance, & qui n'auroit pas dû se présenter au combat. Il a communément de la malignité dans le cœur; son petit esprit y couve l'envie, qui est le vice des sots: si l'on s'avise de le pousser à bout, il devient furieux, & il décele le principe de sa misère.

L'AUDACE & l'effronterie qui sont opposées à la timidité, sont encore plus choquantes dans la société, que la timidité n'y est incommode. On doit y apporter une assurance noble & modeste. Quand on fait choisir ses liaisons, on l'y puise.

LA timidité est le défaut des gens ob-

scurs, ou sans talens. La distraction feinte ou véritable, est le foible des gens bornés & des petits esprits. La modestie est la vertu des gens d'un vrai mérite, comme l'humilité est la vertu du Chrétien. On peut admettre quelques exceptions sur les trois premiers articles; on en connoît des exemples qui sont respectables.

§. QUOIQUE l'utilité publique doive être le principal objet des travaux d'un citoyen, ce n'est point par-là qu'il faut apprécier les ouvrages de littérature, mais par la mesure de génie & le degré de talens qui ont été nécessaires pour les produire; sans qu'on l'invention de la charrue, & l'art de faire du pain, mériteroient les plus grands éloges.

LES services que les gens de Lettres, qui ne prophanent pas leur talent, rendent à la société, sont moins sensibles, & n'en sont pas moins réels. Ils sont aussi universels parce qu'ils contribuent à adoucir les mœurs des hommes de toute condition, par l'instruction ou par l'exemple. Les gens de Lettres sont les pères nourriciers de l'esprit, & les hérauts de la raison.

\*\*\*\*\*

CHAPITRE XIII.

*De l'Envie.*

§. JE ne comprends rien au système de l'envie; il est bas, il est faux, il est contradictoire, il mortifie l'amour-propre, il blesse la vanité de ceux-mêmes qui s'y abandonnent. L'envie est un aveu humiliant d'une supériorité qui nous importune.

J'AI été toujours étonné que ce travers eut autant de cours (car le fond de celui-là n'est pas le plaisir), & que les hommes qui ont tant d'orgueil, veillent se déterminer à dire hautement que tel & tel sont au-dessus d'eux (c'est le dire, que leur porter envie). Ainsi ils vont contre leur dessein même, & nuisent à leur propre malice. Ils publient ce qu'il voudroient de tout leur cœur ou cacher ou détruire.

IL faut tout dire: il entre communément de la stupidité dans l'envie; & c'est assez la passion des fots, ou des gens outrageusement méchants.

Quoi de plus absurde, que d'être of-

fénelé des talens ou de la fortune des autres? Indépendamment de ce que ces avantages ne sont pas pris sur nous, on devroit, ce semble, souhaiter de trouver partout, des gens d'esprit; ils instruisent, ils amusent; leur conversation est agréable: des gens riches; ils servent au moins à la décoration du spectacle.

LES envieux vont encore contre leurs desseins par une autre voie: ils veulent étouffer le mérite, & ils le relevent; il se soutient malgré leurs atteintes; je dis plus, il s'augmente: car encore il est bon d'avertir les envieux, que leur malice & leur fureur sont les aiguillons les plus pressans, pour porter à la vertu, & pour réveiller les talens; que le mérite qui a excité la jalousie la plus effrénée, est précisément celui qui a fait la plus grande fortune; & que ce qu'il y a de plus flatteur & de plus honorable dans les situations distinguées, c'est d'être envié.

§. L'ENVIE écarte les sujets de conversation qui pourroient faire éclater le mérite des autres. Ainsi elle reste toujours ignorante.

§. JE trouve quelques rapports entre l'envie & la passion du jeu. Elles sont

aussi dangereuses, quand elles sont extrêmes, par les moyens qu'elles emploient, que par les effets qu'elles produisent.

L'ENVIE a un plus grand nombre d'objets: elle embrasse tous ceux de la félicité des hommes; talens, honneurs, réputation; tous les avantages d'autrui, sont l'objet de ses vœux impies: elle voudroit tout détruire, ou tout envahir.

LES richesses surtout irritent leur fureur, c'est-là qu'elles se réunissent & semblent se confondre.

TOUT ce que la passion du jeu, lorsqu'elle est effrénée, emploie de ruses, de stratagèmes, de bassesses, de noirceurs, de perfidies, pour réparer ses pertes, ou pour grossir ses gains iniques; l'envie le mettra en œuvre pour enlever les honneurs, affoiblir le crédit, pour décrier les talens, pour ternir la réputation, pour usurper les biens d'autrui; le crime même sera employé pour lever les difficultés qui les arrêtent; si le crime peut les lever. Que de pièges tendus à la bonne foi & à la confiance! quelles trahisons sous les fausses apparences de l'honneur! quels abus des confidences les plus intimes! quels attentats contre les lois de la société!

ré les plus respectées! Ces deux passions sont les cruelles ennemies de son repos. La sagesse du gouvernement a mis un frein à l'une des deux: on ne peut punir l'autre que par le mépris, ou par l'infamie.

§. L'ENVIE est d'une inconséquence qu'on auroit peine à imaginer. On a vû des gens d'esprit, & même des gens de génie, dans la carrière des Sciences & des Arts, nier des talens qui avoient le sceau de l'admiration publique, & chercher une origine suspecte & presque honteuse aux succès de leurs concurrens. Cela paroît d'autant plus absurde, que c'est à peu près sur les mêmes principes qu'ils ont été applaudis à leur tour. Ils ne sauroient contester à leurs rivaux la gloire qu'ils ont acquise, sans mettre leur propre gloire en péril.

IL y a dans l'opinion des hommes un fond de gloire qui est inépuisable. Il y en a pour tous les arts, pour tous les talens, pour tous les conditions. Quand la terre seroit peuplée de héros, & le monde rempli de nouvelles merveilles, l'admiration de ses habitans ne seroit pas lassée. Disputer à ceux qui l'ont méritée

leur portion de gloire, c'est accuser le Public d'aveuglement ou d'injustice; & cela fait pitié. Accuser le Public d'un aveuglement persévérant, c'est avoir renoncé soi-même à toute lumière: & pour l'injustice, un particulier, quel qu'il soit, est un si petit atome, en égard au Public, qu'il y auroit un orgueil ridicule à présu-mer qu'il voulût bien s'en occuper assez pour lui nuire; ce seroit tout au plus pour le punir.

§. LA jalousie entre des concurrens ne produit pas d'aussi grands excès que l'en- vie: mais elle fait commettre de grandes fautes, & bien des injustices. Elle seroit peut-être utile si elle n'inspiroit que de l'émulation à ceux qui courent la même carrière. Le desir de surpasser ses rivaux, & les efforts qu'on fait pour y réussir, honorent les émules, & servent au progrès des arts. Mais quand on cherche à sup- pléer l'impuissance de vaincre, par la frau- de ou par l'abus de l'autorité, l'émulati- on, qui est si noble & si loüable en elle- même, dégénere: elle n'est plus qu'un manège artificieux, une souplesse infame, digne à peine des trafics les plus bas.

§. IL est une autre sorte de jalousie en-

tre ceux que les lois de la société ont rapprochés, mais entre lesquels la nature & l'éducation ont mis un grand intervalle. Pour qu'il ne s'éleve pas là des mouvemens de jalousie, il faut que ceux qui ont l'avantage des talens & de l'éducation, gardent bien des ménagemens : il faut qu'ils aient des attentions, qu'ils soient remplis d'égards; qu'ils aient de la retenue, de la patience, & même de la modestie : il faut enfin qu'ils fassent ce que les autres devroient faire.

\*\*\*\*\*

#### C H A P I T R E   X I V .

*De la générosité & de la reconnoissance.*

**J**E confidere la générosité sous l'acception de libéralité, & la reconnoissance dans le sens de gratitude.

**C**ES deux vertus se supposent mutuellement; on ne peut parler de l'une, sans penser à l'autre: l'une est l'occasion, la cause; l'autre est l'effet.

**L**E degré de générosité doit régler le degré de reconnoissance. La maniere d'obliger, les circonstances où l'on oblige,

ge, fixent la nature des services, les relevent, ou les laissent dans l'ordre commun. La reconnoissance doit s'y conformer, & y être proportionnée.

IL faudroit donc réunir sous un même point de vûe les principes de la générosité & les devoirs de la reconnoissance, afin de les assortir ensemble, & de les tempérer les uns par les autres.

IL y a tant de manieres d'obliger, tant de services différens à rendre, que pour les apprécier avec exactitude, & y adapter la reconnoissance avec précision, il faudroit se livrer à de grands détails, à des estimations délicates, enfin composer un traité en forme. Or ce n'est point du tout mon dessein. Ce préambule n'est déjà que trop long pour ce que j'ai à dire.

LA générosité est un sentiment noble & libre. La reconnoissance est un sentiment naturel & nécessaire; l'un est de pure volonté, l'autre est un devoir.

ENTRE celui qui rend un service généralement, & celui qui le reçoit, il se fait un pacte tacite, dont les conditions ne sont écrites que dans le cœur, mais qui sont aussi sacrées, aussi inviolables, que les lois les plus étroites.

LA générosité est une disposition du cœur à se détacher d'une partie des avantages que nous possédons, ou pour l'utilité publique, ou pour le bien des particuliers. Elle est excitée par la sensibilité sur le malheur d'autrui, ou par l'amour de la partie. Ce détachement, cette séparation d'une partie de ce qu'on possède, & dont personne ne nous dispute la jouissance, est une sorte de courage bien rare. On en peut juger par la disposition opposée qu'on trouve si souvent chez des riches mêmes éclairés, & par le peu d'effets qui en résultent en général.

LA reconnoissance est un sentiment délicieux pour les cœurs bien faits, qui renvoie sans cesse à leur source les dons de la générosité.

CELUI qui oblige, doit se départir de la reconnoissance, sous peine d'être accusé de tyrannie & d'oppression.

CELUI qui a reçu des bienfaits, est assujetti à la reconnoissance, sous peine d'infamie.

PLUS on demande de sacrifices à la générosité, moins on charge la reconnoissance ; plus on exige de tributs de la re-

connoissance, plus on affoiblit le mérite de la générosité.

POUR mériter des éloges, la générosité doit guérir des maux réels, ou faire des établissemens utiles. Elle doit être aussi persévérante que les besoins auxquels elle prétend pourvoir. Elle sera courageuse & ferme, mais sans ostentation.

LA reconnoissance n'a jamais de dispense dans aucun cas; seulement, elle est un peu soulagée par la dureté ou par la lenteur des services.

OBLIGER en vûe des rétributions de la reconnoissance, c'est un trafic: s'occuper des éloges & des adulations que la générosité peut attirer, c'est vanité.

AUSSÍ dit-on qu'il faut obliger pour le plaisir seul de faire du bien, sans songer à la reconnoissance, & sans y compter.

CELA est évident à l'égard des services rendus pour le bien public, & des établissemens faits pour l'avantage du siècle & de la postérité.

LES services & les bienfaits qui intéressent le Public, payent le bienfaiteur par la grandeur de l'objet: ils contribuent à son bonheur, & servent à sa gloire.

La perpétuité du service qu'il a rendu, lui tient lieu de récompense. Il n'en doit point attendre qui soit directe & particulière. Ses contemporains, & surtout la postérité, parleront de lui, & jamais à lui. Il leur répondra sans cesse, & les attachera toujours par le même service. Rien n'est si flatteur & si satisfaisant, que d'avoir acquis le droit de se dire à soi-même, qu'on a été utile, & qu'on le sera toujours.

JE pense de même, & j'approuve ces différentes dispositions à l'égard des particuliers, précisément dans le tems qu'on travaille à leur être utile. Rien alors n'inspire la défiance & ne conseille les précautions.

MAIS quand des circonstances ou des conjonctures nouvelles me découvrent que celui que j'ai obligé essentiellement, est un ingrat, qui a oublié ce qu'il me doit, ou qui en abuse; je le juge alors, si l'on veut, sans retour vers moi: mais convaincu de son ingratitude, je ne saurois m'empêcher de la voir & de la sentir. Je suis offensé de l'ingratitude, non parce qu'elle trompe un espoir de retour que j'eusse conçu, non parce qu'elle vio-

le les droits naturels que les bienfaits donnent sur les cœurs, mais parce qu'elle est ingratitude.

AVANT que d'obliger N..... j'ignorois que ce vice fût dans son cœur; j'étois aussi éloigné de le soupçonner, que de m'en instruire; je n'y songeois point. Celui qui seroit capable de prendre cette basse précaution, ne mériteroit pas d'être né généreux, & même ne le seroit pas en effet.

J'IGNOROIS donc les dispositions du cœur de celui à qui je prodiguois mes bons offices; je savois l'état de sa fortune; ses besoins m'étoient connus, cela me suffisoit. Je les ai adoucis, je ne m'en repens pas, &, comme on dit, je le ferois encore, si j'avois à le faire.

MAIS, puisque j'ai fait un sacrifice, m'est-il défendu de voir qu'on l'oublie, & d'en être touché? Non, sans doute. Je juge alors mon ingrat, en faisant une abstraction sévère de tout rapport entre lui & moi. Je dis qu'il est un ingrat, parce qu'il l'est effectivement, & par conséquent, indigne de recevoir des bienfaits: car enfin, en général & de droit naturel, il étoit obligé à la reconnoissance; on ne peut

le nier. Je dis donc qu'il est un ingrat, comme je dirois de quelqu'un qui auroit fait une lâcheté, une bassesse, une mauvaise action, qu'il est un mal-honnête homme.

JE dis de mon ingrat que je l'estime moins; que fais-je? que je le méprise, à cause du vice d'ingratitude que j'ai découvert en lui, & dont je n'ai pû être instruit qu'après l'avoir obligé.

SI je l'avois bien connu dans le tems, peut-être aurois-je été plus réservé; non parce que j'aurois sû que je ne pouvois compter sur aucun retour de sa part, mais parce que j'aurois vû que l'objet de ma sollicitude n'en étoit pas digne, & qu'il ne méritoit pas les soins de la générosité. Celui qui n'y est pas sensible après les avoir reçus, n'en rendroit pas lui-même quand sa situation le lui permettroit. La même dureté du cœur qui résiste à l'impression des bienfaits, & qui rejette la reconnoissance, écarte l'impression du malheur d'autrui, & n'admet point les mouvemens de compassion & de générosité.

IL faut donc avouer que le ressentiment de l'ingratitude bien déclarée, ne

prend rien sur le mérite des services qu'on a rendus, & n'en diminue pas le prix; sans quoi, le plus bas de tous les vices seroit autorisé.

LA reconnoissance est le salaire légitime de la générosité.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE XV.

### *Caractères.*

§. **S**I les fots qui sont un peu riches, cessioient de disputer le terrain à la noblese, sous prétexte qu'ils partagent avec elle quelques-uns de ces agrémens qui sont à prix d'argent; s'ils n'affectoient pas de parler du même ton à l'homme de génie, à l'homme à talens, & à leurs associés; s'ils vouloient bien pardonner aux gens de mérite la considération qu'ils s'attirent dans le monde, je leur pardonnerois moi-même d'être riches.

§. **U**SURPATEURS des jugemens d'autrui, les fots & les ignorans se les approprient, parce qu'ils n'en ont point à eux. Cette adoption qui prouve l'impuissance de créer, leur donne un orgueil, quice:

pendant est bien-tôt défait par la discussion. C'est un spectacle singulier que de les voir joüer la propriété des jugemens. On entrevoit un mélange d'audace & d'irrésolution, qui décele le larcin.

§. JE suppose un sot, un sot prévenu, décisif, opiniâtre, inconsidéré; je le suppose issu de Cicéron, de Morus ou de Milton, de Plutarque, de Pascal ou de la Bruyere; si la source n'est pas assez reculée, il descendra d'Hésiode ou d'Homere. Il entreprend de répondre à toutes les questions, de décider sur les points les plus délicats de doctrine ou de morale; il prononce hardiment & sans hésiter sur les matieres de goût & de bel esprit; il nie, il affirme, il tranche à tort & à travers. Selon lui, Varron étoit un ignorant, Tacite un étourdi; Platon avoit l'imagination froide, Leibnitz l'esprit resserré; Nicole l'égare, Corneille l'attriste, Moliere l'ennuie. Ce qui charme les autres, lui déplaît a coup sûr; il n'écoute pas, il ne répond pas, il a jugé, il prononce; quiconque oseroit appeller de ses arrêts, s'exposeroit au plus vif ressentiment, & presque toujours à une réplique singuliere & qu'il croit terrassante. A qui

disputez-vous le terrain, s'écrie-t-il? avec qui osez-vous contester sur des matieres, dont vous n'ignorez pas que mes peres ont épuisé la profondeur & développé les graces? Qui ne se sentiroit accablé de cette réponse foudroyante? En effet, un descendant d'Hésiode ou d'Homere, de Plutarque ou de Cicéron, peut-il n'être pas un Poëte merveilleux, un Historien imposant, un excellent Orateur, un vrai Philosophe? Peut-on ne pas admirer les richesses de l'imagination d'un homme, qui compte Morus ou Milton parmi ses ancêtres; ou douter de la force, de l'élevation de génie, de l'étendue & de la justesse d'esprit d'un descendant de Pascal ou de la Bruyere? Ce raisonnement ne vous persuade point; vous êtes étonné qu'un préjugé si évidemment absurde, soit entré si avant dans une tête qui n'est pas dans un délire décidé. La sotte confiance de notre Illustre d'origine, son audace, vous irritent. Les Petites-Maisons, où vous le reléguez, vous paroissent le seul asyle qui peut vous en garantir: ou plutôt vous riez de sa foiblesse, elle vous fait pitié; & vous renvoyez mon fanatique au Medecin. Que ferez-vous donc

du Noble d'extraction , qui vous affomme de ses quartiers , de ses alliances ; qui prétend vous ébloüir de la gloire de ses ayeux , qui ne sert qu'à condamner sa paresse & qu'à éclairer sa turpitude ? La vertu des héros se transmet-elle donc plus sûrement à leur postérité , que la lumière des grands esprits & la science des doctes ?

§. EUMOLPE, que le hasard a rapproché pour une seule fois de quelques hommes & de quelques femmes célèbres, s'avise de les apprécier ; & enfin il veut bien avoüer qu'il a été content d'eux. Ignoreroit-il que ceux qui l'ont aperçu sont très-mécontents de lui , principalement ceux avec qui il ose employer une expression si indécente ?

§. J'AI pitié des grands, dit *Arfure*, homme riche & réfléchi ; leur ivresse m'attriste , je voudrois les en guérir : j'ai opéré sur *Arsene*, favori puissant & dédaigneux ; la cure étoit difficile : je lui ai démontré qu'un homme devoit rougir de prendre avantage sur un autre homme ; & que par-tout où il en trouve, il doit reconnoître son frere. Je lui parlois tête à tête ; il m'a paru timide &

fortement. Peu de choses & peu de ébranlé. Que vous êtes heureux, Ar-fure ! vous avez opéré sur vous-même ; votre porteur d'eau vous écoutoit.

§. *Crépus* m'appelle chez lui ; il me fait traîner délicieusement dans une de ses maisons des champs : quelle douceur, quelle liberté, quelle profusion ! Le bon goût & la magnificence concourent au plaisir de ses convives. Les attentions, les prévenances, ne laissent point de rems pour les desirs : on n'a d'autre soin que de choisir les amusemens ; ils sont tous offerts. Il en est un plus recherché, plus accredité, où le fort préside, que la cupidité attire dans tous les lieux. Chacun va y exposer son argent, dans le coupable espoir d'y ajoûter celui de son ami. Le croiriez vous, que chez *Crépus* même, il faille payer pour être admis à cet exercice funeste ; & qu'après avoir épuisé sa bourse, on soit toujours contraint, dans le séjour de la profusion, & au milieu de l'abondance, de payer son écot de ce prétendu plaisir, & d'acheter comptant les instrumens de sa ruine ?

§. *PHILINTE* aime tellement sa liberté, qu'il en est comme esclave ; de sorte

qu'il en perd à mesure qu'il y tient plus gens sont capables de le contraindre : cependant tout le gêne , tout l'embarrasse. Il est variable, inconstant , & n'est fidele qu'à son amour-propre. Le fond de son caractère n'étoit pas mauvais ; c'étoit un sentiment de liberté , un goût d'indépendance naturel en soi , honorable même à l'humanité : mais il y a mêlé de l'humeur & de la bile qui ont tout corrompu : il y est entré encore du mépris pour ces hommes qui le fatiguoient , & dont il auroit dû s'amuser. Ainsi, soit délicatesse, soit amour extrême de l'indépendance , Philinte a perdu tous ses droits à la société & aux plaisirs de la vie.

§. XANTYPE hait le monde , n'aime que lui - meme , tout est vuide pour lui ; lui seul a de quoi se satisfaire ; par-tout il trouve du mauvais goût, des fôts : c'est que Xantipe connoît le monde, & ne se connoît pas soi-même.

§. PHILON est impétueux , emporté, inaccessible ; on n'entend que lui dans sa maison , & ses gens ne l'abordent qu'en tremblant. Le voilà qui gronde, qui tonne : non, il bégaie, il balbutie ; il querelle Damas , son fidele domestique,  
parce

parce qu'il est pris de vin : d'où vient donc tant d'emportement contre un homme à qui il reproche d'avoir perdu la raison ?

§. ME'NIPPE a de la naissance , il le fait ; il est né avec des talens, il les a négligés ; il est né sans biens, il a cru au-dessous de lui d'en acquérir. On le trouve pourtant dans tous les cercles , aux promenades , aux spectacles , sous les ajustemens les plus lestes ; il est traîné par-tout dans un char superbe. Tel que je viens de vous le peindre, Ménippe se plaint de sa fortune : c'est pourtant elle qui le fait vivre.

§. DRUSE invite à venir voir sa maison ; il vous mene, il vous tire, il vous pousse, il vous installe ; il fait admirer ses pierres, ses marbres : ici, un escalier hardi doit vous étonner ; ce portique est heureusement ménagé ; la structure des bâtimens est de bon goût ; la distribution des espaces prouve de l'habileté & de l'adresse. Ses jardins sont de son invention ; il a fait les divisions & les compartimens ; il a tout semé, tout planté : il fait les honneurs de tout ce qu'il montre ; il accepte tous les éloges, & ne

manque pas de sourire avec modestie. Druse ne représente pas mal, pour ses mâçons, son jardinier, son architecte.

C'EST lui à qui vous avez dit, en parcourant sa maison, que N... est aussi dans la sienne, & qui vous répond tout occupé, qu'il est bien aise qu'elle vous convienne. Songe-t-il qu'on puisse lui parler d'une autre maison que de celle qu'il y a bâtie? Songe-t-il souvent qu'il y en a d'autres? Vous lui parlez, il est dans l'abstraction: ses yeux sont collés à un plafond qu'il admire. C'est le même enfin dont le premier abord a été si vif, si empessé, lorsque tout chez lui vous étoit nouveau; à qui vous êtes de trop, à qui vous pesez des que vous avez tout vû, tout loüé, & qu'il n'a plus rien à vous montrer.

§. LES gens d'une humeur sévère, d'un goût délicat, d'un caractère ferme, doivent renoncer aux caresses du monde. Ils refusent obstinément leur suffrage au faux mérite, aux fausses vertus; ils n'accordent leur estime qu'à ceux qui leur ressemblent; & comme il en est peu, on les trouve singuliers. On a raison de les nommer ainsi, si par-là on entend ce qui est rare. N'im-

porte, cette qualification passe pour une injure; on ne veut point de l'amitié d'une espece si bizarre; seroit-ce parce qu'on ne se sent pas de quoi la payer?

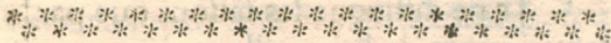
§. UN homme d'un grand génie, & d'une plus grande ame encore, joignoit une longue expérience à un sens exquis; il avoit beaucoup voyagé, afin de s'accoutumer aux mœurs de tous les peuples, & de secouer les faux préjugés; il avoit refusé constamment ce qu'on appelle des Lettres de recommandation. Je ne veux pas, disoit-il, m'exposer à voir des gens avec qui je n'aurai peut-être nul rapport de caractère. Il avoit seulement des Lettres de crédit. Avec cette précaution imposante, libre par-tout, il s'y faisoit des sociétés à son choix. Sa regle étoit de rechercher les gens de qui il entendoit faire le plus de ces médifances qui font soupçonner du mérite. Il a attesté que presque touûjours cette méthode lui avoit réussi, & qu'il n'avoit jamais été aussi heureux à former des liaisons utiles & délicieuses, qu'avec les personnes que l'envie attaquoit le plus fortement, & que c'étoient communément ce qui valoit le mieux dans chaque ville. Ne reconnoit-on pas là l'Ostracisme d'Athe-

nes, dont l'apologie offense l'équité, & seroit entreprise en vain?

§. *DIogene* faisoit à lui seul une espece bizarre; je ne vois dans sa prétendue sagesse, qu'orgueil & qu'affectation. Ce ne fut pas la modération qui lui fit rejeter les offres d'*Alexandre*: ils'élevoit en quelque sorte, par ce refus, au-dessus du Conquerant de l'Asie; & si celui-ce parut frappé de cette fausse vertu, & envia le sort de ce phrénétique, c'est qu'il étoit attaqué du même mal, quoique les symptomes fussent différens.

§. Il est des gens qu'on ne cherche nulle part, & qu'on trouve par-tout; qui se croient souvent nécessaires, & qui sont toujours de trop; qui donnent sans cesse leur avis, qu'on ne demande jamais: gens sans conséquence, & comme hors d'œuvre; qui ne tiennent point de place, quoiqu'ils se multiplient en mille lieux à la fois, & qui disparoîtront, sans que personne pense à les reclamer.





CHAPITRE XVI.

*Sentences Et Maximes.*

§. **L**Es flatteurs sont occupés à procurer des honneurs à leurs idoles, non à les leur faire mériter.

§. **T**ous les honnêtes gens sont bons amis, & les gens d'esprit se devinent: ils forment des liaisons. Les fots ont des habitudes; les scélérats font des complots.

§. **L**ES grands maux sont les douleurs du corps: les grands biens sont les plaisirs du cœur & de l'esprit.

§. **O**N témoigne également de la mauvaise volonté en examinant trop, & en n'examinant pas assez.

§. **O**ne voit jamais bien la fausseté des préjugés dans lesquels on est né.

§. **O**N est plus coupable en faisant des reproches injustes, qu'en donnant lieu à des reproches bien fondés.

§. **L**E desir de plaire est dans la nature; il seroit plus nécessaire de le réprimer que de l'exciter; ceux qui le conseillent, devroient le diriger.

§. JE ne distingue les faisons que par la température de l'air ; elle regle mes précautions. Je n'apprécie les hommes que par leurs discours & par leurs actions ; elles déterminent mon choix ; & fixent ma confiance.

§. IL faut souvent plus de courage pour donner un bon conseil, que pour le suivre,

§. IL ne faut pas que les gens de Lettres, que les gens à talens s'humilient trop en présence des Grands ; ce seroit abdiquer en quelque sorte la place honorable qu'ils ont dans l'estime publique.

IL ne faut pas que les gens de Lettres exigent trop des Grands, ni du reste des hommes ; ils ne doivent ambitionner ni les richesses ni les emplois ; ces récompenses n'ont point de rapport à leur sorte de mérite ; on ne leur doit que de l'estime, des égards, de la protection.

§. L'AIR important ne sied à personne : c'est un travers. Quelquefois il est l'expression & comme le signal de la hauteur de l'ame. Alors il devient précieux ; il indique aux honnêtes gens ce qu'ils cherchent.

L'AIR bas dégrade tout le monde. S'il

passe aux manieres & aux sentimens, ou s'il en vient, il avilit & déshonore.

§. QUAND on vit avec certains Grands, on doit renoncer à la gloire de ce qu'on fait le mieux, s'ils y prétendent. Ceux qui y ont de véritables droits, donnent plus de lumiere qu'ils n'en reçoivent.

§. ON a moins à souffrir des Grands, que de ceux qui les imitent.

§. PEUT-ETRE trouveroit-on entre l'esprit & la raison les mêmes rapports qu'entre la jeunesse & l'âge mûr.

§. POUR les gens d'esprit, un homme d'esprit est leur pareil : pour les fots, c'est un savant ou un puriste.

§. ON a dit qu'un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon; j'ajoute qu'il n'a pas assez d'instinct pour estimer un homme d'esprit.

§. IL y a autant de distance entre la beauté & la force de l'esprit, & la beauté & la force du corps, qu'il y en a entre la nature de ces deux êtres.

§. POUR si défintéressé que l'on soit, on a regret, sinon à ce qui échappe, du moins à la satisfaction que l'on se donnoit en le dédaignant.

§. COMMUNEMENT on ne s'étaie de certains hommes, que pour en braver d'autres impunément.

§. DEUX sortes de personnes principalement trouvent le tems court : les amoureux, & les gens qui étalent sur le Pont-Neuf.

§. LA plûpart des jeunes personnes sont comme les taureaux, qui ne connoissent pas leur force.

§. LES hommes sont si dépendans de ce qui est sensible, que quand ils sont parvenus à mépriser les lois de la société, on en peut conclurre qu'il ne reste dans leur cœur aucun respect pour les lois divines.

§. IL n'y a point de longue vie, ni de court repentir.

F I N.











S

M2081

AB M2081

X2406878

Hg 25598



CONSIDÉRATIONS  
SUR  
LE GÉNIE  
ET  
LES MOEURS  
DE CE SIECLE.

*Neusslin*



B.I.G.

Farbkarte #13

Centimetres

Inches